

2009

ÉCRITS MARIVERAINS



VILLE DE
SAINTE-MARIE

LOISIRS,
CULTURE ET VIE
COMMUNAUTAIRE

*Culture,
Communications et
Condition féminine*

Québec 

L'illustration de la page couverture est une œuvre de Mme Guylène Couette :

***La Tablee*, acrylique sur toile réalisée en 2004**

ISBN-978-2-9809683-0-3

Table des matières

<i>GOLGORAK! GO!</i> de Jean-Marc Labbé _____	4
<i>QUI DIT MIEUX?</i> de Renée Guay _____	6
<i>VÉRITÉ SANGLANTE</i> de David Leclerc _____	9
<i>LE CARREFOUR</i> de Émilie Laurin _____	19
<i>LE CRI D'UNE CHAMANE</i> de Joanne Perreault _____	26
<i>BONHEUR ET SÉRÉNITÉ</i> de Émery Marcoux _____	30
<i>UN JOYAU</i> de Yolande St-Hilaire _____	32
<i>ERREUR DE PARCOURS</i> de Annie Drouin _____	34
<i>D'LA VIE! D'LA VIE!</i> de Michel Jacques _____	37
<i>CONDAMNÉ</i> de Myriam Labbé _____	38
<i>CLAP!</i> de Guylène Couette _____	47
<i>ALEXANDRE ET CASSIOPÉE</i> de Raymond Beaudet _____	49
<i>UNE ODEUR DE RÉSINE</i> de Denise Riendeau _____	52
<i>SUR LE CHEMIN DE L'ÉCOLE</i> de Gisèle Allen _____	53
<i>J'AURAIS VOULU ÊTRE UN HOMME...</i> de Louiselle Lagrange _____	55
<i>LES ENFANTS BLESSÉS</i> de Colette Marcoux _____	60
<i>PUBLICATIONS DES AUTEURS MARIVERAINS de 2002 à 2009</i> _____	62

GOLGORAK! GO!



Une parade costumée sur la patinoire extérieure de la municipalité de Pointe-au-Père fut pour moi, il y a quelques années, le prétexte à une belle expérience père/fils. Martin, alors âgé de huit ans, voulait bien participer et, tant qu'à participer, aussi bien essayer de gagner. Jusqu'au jeudi, on cherchait une idée et soudain, dans la soirée, la lumière s'est allumée. Pourquoi pas un costume de Golgorak, le héros planétaire des jeunes de la fin des années 70?

Sitôt dit, sitôt accepté. Martin était sûr que je pouvais fabriquer quelque chose de bien. La balle était dans mon camp. Mais ce qui est intéressant, c'est que pendant toute la soirée de vendredi, et une grande partie du samedi, mon jeune fils participa avec moi à l'exercice de créativité. Il m'apporta des posters pour me guider.

- Peut-être que mes pantalons noirs de hockey feraient un bon départ.
- Oui, et tes gants bleu et rouge pourraient servir.

Pour le reste, je dû faire appel à mes talents d'artiste pour dessiner et découper dans du carton rigide et rassembler, grâce à une colle forte, ce qui deviendrait le costume de robot que revêtait Actarus : une tête surmontée de deux cornes colorées, le corps, dont le haut était affublé d'un énorme triangle au style futuriste, une ceinture décorée d'un immense logo spatial, les poignets en forme d'éclairs et enfin, les jambes imposantes avec ailerons sur le côté qui devaient supporter cet attirail de robot. L'avant-midi du samedi passait rapidement et, bien que le délai fût suffisant pour finir d'apposer la peinture bleue, rouge, noire et blanche, j'avais dû faire appel à la chaleur de mon poêle Franklin et à mon séchoir à cheveux pour en accélérer le séchage.

Après dîner, avec précaution, mon aide et celle de sa mère, fiston se fit un plaisir de devenir le personnage d'Actarus en revêtant délicatement son costume. Un seul petit hic : les jambes ne pliaient pas; Martin ne pourrait pas s'asseoir dans l'auto. Pendant un instant, le regard qui perçait à travers les deux ouvertures de l'immense tête du robot trahissait la déception de mon fils. Compte tenu de la complexité du costume, il était inutile de penser le revêtir près de la patinoire et de plus, on perdrait tout effet de surprise. Avait-on fait tous ces efforts pour rien? Qu'à cela ne tienne. Comme j'avais une Chevelle familiale, Nicole m'aida et nous réussîmes à entrer Martin sur le dos à l'arrière du véhicule devant la mine réjouie de son jeune frère Michel qui pour, la circonstance, était déguisé en clown.

Quelques minutes plus tard, nous arrivions au terrain de jeux municipal où les participants avaient commencé à patiner en rond, vêtus de leurs plus beaux costumes. Dès qu'Actarus mit les patins sur la glace et se joignit à la parade, les jeunes patineurs ébahis devant la personnification de leur héros préféré s'exclamèrent :

- C'est Golgorak!

Et ils se mirent à chanter :

- Qui est-il? D'où vient-il? Ce formidable robot... des temps nouveaux...

Et, de part et d'autre, on entendait son cri de ralliement :

- Golgorak! Go!... suivi de l'énumération de ses armes inédites.

- **Fulguro-poing! Megavolts! Corno-Fulgure! Planitron! Rétro-Laser!...**

Inutile de dire que cette arrivée, à notre grande satisfaction, contribua grandement au succès de la fête. Martin ne fut pas le seul gagnant; il finit ex aequo avec une mignonne fillette de son âge qui était déguisée en petite indienne. Les juges avaient sûrement choisi ce compromis pour équilibrer l'attribution des prix, devinant bien que le plaisir que nous avons eu à relever ce défi en famille constituait déjà notre plus grande récompense.

Jean-Marc Labbé

Groupe Les Plusmots

Le 16 mai 2009

QUI DIT MIEUX?



La couverture de l'insomniaque glissait sans cesse sur son nez luisant. D'un geste brusque, Paul remit le livre à sa place. Un soleil de plomb inondait comme toujours cette étendue désertique située près de Las Vegas. Il ne lui restait plus que ce bouquin pour s'abriter...

Paul avait joué cette fois jusqu'à sa dernière chemise dans ces grandes maisons de jeux pour adultes seulement... Quelque part au fond de lui, s'éveillait parfois le petit garçon qui en avait assez d'avoir le nez collé à une vitrine qui ne lui livrait jamais ses beaux jouets.

La folie s'était emparée de lui dès l'achat de son premier jeton. Le temps s'était soudain arrêté. Pour lui n'existait plus que le désir de gagner et de se refaire encore et toujours... Chaque semaine, sa copine et lui avaient acheté en vain des billets de loterie... Il rêvait d'offrir la maison de ses rêves à sa belle.

L'ivresse mentale eut tôt fait de vider ses maigres ressources. À une heure du matin, la poire bien pressée se vit offrir la porte par un M. Net plutôt musclé.

Paul ne voulait pas retourner à la chambre d'hôtel où sa jeune épouse dormait à poings fermés. Cyndi avait préféré se coucher. Comment lui expliquer qu'il ne leur restait plus rien? Il avait tout joué. Il craignait de la perdre elle aussi.

À la sortie du casino, un prêtre donnait des bibles aux joueurs déçus en essayant de leur offrir, à son tour, une dernière chance. Leur dos voûté ainsi que leur pas traînant racontaient le drame qui les hantait encore.

Tel un automate, Paul prit le saint Livre, sans même s'en rendre compte, puis il marcha sans arrêt en regardant droit devant lui. Il fuyait ce lieu maudit.

Claude, son père avait eu cette horrible maladie du jeu. Il l'avait tant haï pour cela, et voilà que lui aussi... Cela ne s'était produit qu'une seule autre fois : la journée où il avait reçu sa première paie. Des compagnons de travail avaient alors profité de son inexpérience pour lui rafler tout son argent au cours d'une partie de poker.

Jamais il n'aurait cru cela possible! Il s'était juré de ne jamais recommencer... Aurait-il hérité des mauvais gênes de son père?

Quand Paul a rencontré Cyndi, il avait cru que l'amour le sauverait de tout. Sa mère et lui avaient convenu de ne jamais raconter la vérité concernant la déchéance de son père. Ils désiraient ainsi enterrer leur passé.

Comment aurait-il pu dire à sa jeune épouse que son papa s'était suicidé après les avoir déçus et ruinés? Elle l'aurait alors sûrement fui à belles jambes ou pris en pitié. Non, il lui avait inventé une triste fable, plus politiquement correcte, d'un père parfait, tué dans un banal accident de la route. Sa belle avait ensuite évité ce sujet qui semblait toujours douloureux...

Il marcha une partie de la nuit puis, à bout de force, il s'allongea de tout son long en plein désert.

L'astre du jour commençait à pointer son nez. Il mit le livre sur sa figure afin d'essayer de se réfugier encore quelques minutes de plus dans le sommeil. Rien à faire, les rayons devenaient de plus en plus insistants... Et ce livre qui n'arrêtait pas de glisser. D'un geste de colère, il le jeta dans le sable. La Bible s'ouvrit en tombant. Un mal de tête lancinant lui sciait les tempes. Il mit son bras devant ses yeux, puis il essaya de se lever en pestant contre son père et la terre entière...

C'est alors que ses yeux se posèrent sur le livre ouvert. Un passage y avait été souligné : **« tu vois l'écharde qu'il y a dans l'œil de ton voisin, mais tu ne vois même pas la poutre qu'il y a dans le tien... »**

Il réalisa soudain, que ce n'était pas son père qui avait joué hier soir et qui avait menti à sa femme... et à lui-même depuis un bon bout de temps.

Oui, il s'était vraiment égaré à travers tous ces mensonges. Il comprit que s'il n'arrêtait pas de jouer à la victime, tout comme LUI, son père, il continuerait de commettre les mêmes erreurs...

Il venait de saisir qu'en vérité chacun choisit sa propre vie. En cet instant, Paul eut l'impression de venir au monde une deuxième fois.

Un mal de vivre, un immense vide au fond de lui, un manque de passion ainsi qu'une soif de possession matérielle lui gâchaient l'existence. C'était ce que lui et son père avaient en commun. Et cela, personne ne pouvait le corriger à sa place. Tout comme l'amour que sa mère et lui-même avaient porté à son père n'avait pas suffi à le sauver.

Une immense reconnaissance naquit au plus profond de lui. C'est à ce moment là qu'il réussit à lui pardonner. « Merci papa, de m'avoir montré le chemin que je ne devais pas prendre. Pour moi, il n'est pas trop tard... Tant que je serai en vie, il ne sera pas trop tard...».

Du coup, une grande détermination émergea en lui. Il reprenait courage. Tout d'abord, il devait retourner à l'hôtel et raconter toute la vérité à Cyndi. Il l'imaginait, folle d'inquiétude... Qui sait, si elle voulait encore de lui, ils auraient une belle vie ensemble...

En reprenant la route, d'un pas décidé, il échafaudait des plans. « Je dois apprendre à m'aimer davantage en cherchant un meilleur travail par exemple et surtout, de meilleurs amis. J'ai toujours voulu habiter à la campagne et avoir des enfants... Et puis, un chien, ce que j'aimerais avoir un chien... Et ... apprendre la guitare... ».

Tant de défis miroitaient soudain devant ses yeux!

Une grande odyssée l'attendait, celle de la vie.

(Je dédie ce texte à la Maison L'Odyssée pour joueurs compulsifs de Sainte-Marie de Beauce qui fête cette année sa 10^e année d'existence)



Renée Guay

VÉRITÉ SANGLANTE

01 h 33;

La lumière vacillait sous la tente. À travers la cloison, j'arrivais à peine à distinguer cette ombre qui m'envoûtait depuis déjà un bon moment. La chaleur de cette nuit de juin m'avait abasourdi et seuls quelques grillons osaient encore percer le silence nocturne des Laurentides. Il y a longtemps que le couvre-feu était éteint et sous les tentes, plus aucun bruit ne se faisait entendre. À une heure aussi tardive, je devais être le seul qui fût encore debout. Enfin, presque. Et c'était pour le mieux.

Cette même ombre qui m'obsédait depuis tout à l'heure m'avait manifestement ensorcelé. Mon regard restait fixé sur ce corps nu, reluisant de chaleur. J'étais complètement hypnotisé par les seins ronds et bombés qu'Annabel effleurait de ses longs doigts. J'en avais des frissons. Je retenais mon souffle à chaque tâtonnement et mon cœur battait à tout rompre. Ses mains enchanteresses semblaient n'en plus finir d'explorer chaque recoin de ce corps voluptueux exposé sous la lumière tamisée de la tente. La notion du temps m'avait complètement échappé. Mon esprit était envahi par ces courbes sans fin. La fine pointe de ses seins était dressée et l'excitation était à son comble. Ma respiration saccadée, elle me tenait en haleine. En extase, je restais là, à la vénérer, quand en une fraction de seconde, à travers les pans de la tente, son regard croisa le mien.

*

01 h 41;

En moins de deux, je me précipitai sur le côté de la tente, tentant de me cacher dans la nuit plus noire que jamais dont les grillons avaient soudainement cessé de chanter. Ma respiration s'était accélérée et mon cœur battait la chamade. Instinctivement, je plaquai ma main contre ma bouche pour étouffer mon souffle haletant, mais les battements de mon cœur semblaient déchirer à eux seuls le silence nocturne et je craignis quelques instants que la demoiselle que j'avais observée si longtemps ne puisse m'entendre. J'étais complètement paralysé et le temps s'était arrêté. Tentant malgré tout de distinguer l'endroit où je me trouvais, je jetai un regard nerveux aux alentours quand soudain, mon cœur s'arrêta net.

Dans une mare de sang était étendu le cadavre de monsieur Bouchard, notre professeur d'histoire. Le corps crispé de douleur et les yeux remplis d'effroi, on pouvait encore lire la terreur sur les traits de son visage. Seul un infâme poignard planté en plein cœur de sa poitrine fendait l'air de tout son long. J'étais horrifié. Mes jambes étaient sur le point de céder et je sentis un frisson me parcourir la nuque. En un instant, je sentis mes entrailles remonter dans le creux de ma gorge et la chaleur m'étourdit à m'en faire perdre pied. Dans un élan de panique, je pris mes jambes à mon cou et je m'enfonçai dans l'épaisse forêt sombre entourant notre campement encore endormi.

*

01 h 45;

Je courus du plus vite que je pus, mes cheveux battant dans la brise chaude qui soufflait encore des horreurs dans le creux de mes oreilles. Les arbres me dévisageaient et la noirceur m'oppressait. Les branches que je frappais au passage me fendaient le visage et des larmes de douleur se mêlaient dans le sang de mes entailles quand tout à coup, les racines d'un gigantesque conifère m'agrippèrent sauvagement et je m'effondrai brutalement de tout mon long sur le sol tiède et sale de cette forêt.

C'est alors que des dizaines d'images me revinrent en tête. Je me revoyais à l'école. Je me souvins du moment où je m'inscrivis à cette expédition de canot et de camping organisée par monsieur Bouchard, le professeur d'histoire de 5^e secondaire, dans le seul but d'en apprendre davantage sur cette fille qui m'ensorcelait. Brusquement, l'accident de bus à notre arrivée ainsi que le piteux état dans lequel il se trouvait maintenant me revint à l'esprit, le plan de secours que nous avons établi tous ensemble, puis cette envie d'uriner qui m'avait fait sortir dans l'ombre de la nuit. C'est là que j'avais entrevu une lueur dans la tente d'Annabel et que je m'en étais approché. C'est également là que tout avait débuté. J'étais à présent étalé, agonisant sur ce sol rude. Mes membres meurtris me faisaient atrocement mal et sous la douleur insoutenable qu'ils m'infligeaient, je m'évanouis.

*

- Dan, réveille-toi!

J'avais terriblement mal au ventre et je me demandai un instant si j'étais toujours vivant.

- Dan, il faut que tu te réveilles! S'il fallait que... Ça ne pourra plus durer longtemps...

J'entrouvris les paupières. Annabel se tenait à mes côtés, m'appliquant de ses magnifiques mains une compresse d'eau froide sur le front. Elle tentait apparemment de me réanimer depuis un bon moment et je me revis soudain à l'observer sous la tente. Envahi promptement par une énorme gêne, je crus avoir senti le sang me monter aux joues et me rougir les pommettes.

- Où suis-je? lui dis-je.
- Nous sommes dans le campement de... de monsieur Bouchard.

Je déglutis avec difficulté sur cette vision d'horreur qui me revint brusquement en tête.

- Je n'avais pas le choix, il fallait te cacher! Guy, le chauffeur de bus, t'as vu fuir en coup de vent des lieux du crime depuis son autobus pendant qu'il tentait de le réparer. Il s'est demandé ce qui n'allait pas, et, tel un fou, il a beuglé dans la nuit qu'il y avait eu un meurtre et que tu avais disparu! Ils te cherchent tous et la rumeur court que ce serait toi le coupable!

Malgré mon état, je me retrouvais encore à l'admirer. Ses yeux d'un vert émeraude brillaient sous la faible lumière et ses longs cheveux tombaient le long de son dos. Je me resaisis et compris rapidement que l'heure était grave. Je me redressai de façon à être bien assis pour être en mesure d'avoir les idées plus nettes.

- C'est insensé! Il va falloir faire quelque chose, un assassin rôde parmi nous!
- Et c'est là que j'interviens! J'ai déjà tout préparé!

*

Une dizaine de feuilles étaient étalées un peu partout sur le sol de la tente et j'essayais avec l'aide d'Annabel de décortiquer le fil de la soirée. Heureusement que celle-ci avait élaboré un plan. Dans le but de me sortir de ce foutu pétrin, elle avait dressé une liste comportant les noms des autres élèves et les éléments clés de la soirée. Elle avait également pris des notes sur les autres étudiants présents et c'est ainsi qu'on se retrouvait avec une panoplie d'infos à démêler.

« Tu vois, ici ça raconte ce qui s'est passé dans l'autobus, et ça... »

Tout y était, figolé et précis, car j'avais pu rapporter en détail la soirée à Annabel qui s'était couchée tôt et qui avait vite fait de prendre en note tout ce que je lui dictais. D'abord, il fallait savoir que nous étions huit campeurs hormis monsieur Bouchard, notre professeur d'histoire aux allures « macho » que l'on connaissait tel un homme à femmes, réputé pour ses grandes aventures certes mystérieuses, mais réelles selon certaines rumeurs, et Guy, le chauffeur bizarroïde.

D'abord, il y avait Michaël Landry, le gars le plus gaillard que je connaisse et le plus stupide à la fois. Il faut dire qu'il n'était pas très beau, mais il se glorifiait à chaque fois qu'il en avait l'occasion et ne cessait de répéter qu'il était le meilleur « footballeur » de l'école entière. Il y avait aussi Janie Rodrigue. Je la connaissais depuis la maternelle. Elle avait toujours été gênée et jamais elle n'aurait fait de mal à une mouche. Ensuite, il y avait le couple du groupe, Frédéric Gingras et Vanessa Goulet. Ils étaient toujours en train de s'embrasser.

C'était quasiment impossible de leur parler séparément parce qu'on aurait dit qu'un rigolo leur avait collé les langues l'une à l'autre lorsqu'ils s'étaient rencontrés pour la première fois. Puis, il y avait Jean-Pierre Boucher, le génie du groupe. Il était toujours plongé dans ses livres, en train d'étudier. Il faut croire qu'il préférait la langue de Molière plutôt que celle des filles. Il y avait aussi David Maheux, le type taciturne qui ne parlait pas pour rien dire. Il était plutôt musclé, sportif à l'air un peu renfermé, mais une fois sa carapace percée, on le connaissait autrement et on l'aurait décrit tel un « bon jack » dans ma région.

Finalement, il y avait Annabel, ma meilleure amie de toujours. On se connaissait depuis toujours et on avait le même âge. Nos mères étaient tout le temps ensemble. Elles se connaissaient depuis des siècles, depuis des lustres qu'elles disaient.

Bref, on avait passé notre enfance ensemble et on savait vraiment tout de l'autre. Depuis quelque temps, elle avait un peu changé, par contre. Elle avait pâli, un peu maigri, mais lorsque je lui demandais si quelque chose n'allait pas, elle me répondait qu'elle ne dormait plus, qu'elle était seulement fatiguée et que ça allait passer. J'acquiesçais à tous les coups, je me disais qu'elle avait raison, que ce n'était pas grave. Je me disais aussi que de toute façon, elle resterait ma petite Annabel, ma sœur d'esprit sans quoi elle aurait été de sang, parce que, je devais me l'avouer, je l'aimais tant.

Puis, il y avait moi. Dan. Un gars dans la norme qui ne cherchait seulement qu'à avoir une vie normale, puisque dès le début, tout n'avait pas commencé de façon habituelle. Je m'appelais Dan. Dan tout court parce que je n'avais pas de père. Ma mère avait toujours refusé de m'en parler et éclatait en sanglots lorsque j'insistais trop sur le sujet. Je m'y étais habitué et je me disais alors que je n'aurais pas de nom de famille et que ce serait mieux ainsi. Et puis, ce n'était pas tout, car j'étais toujours empêtré dans de sérieux ennuis. À croire qu'à trop vouloir être normal, on ne l'était pas. Et comme la règle l'indiquait, j'étais encore dans de beaux draps, mais cette fois-ci, c'était différent. Nettement différent...

*

02 h 25;

Je fermai les yeux un court instant et tentai de réfléchir pendant qu'Annabel parlait et gesticulait à toute allure :

- Tu ne trouves pas ça bizarre que Jean-Pierre se soit plongé dans ses livres toute la soirée?
- Non, il a toujours fait ça...
- D'abord, ça pourrait être Janie!
- Pourquoi tu dis ça?
- Dans les romans policiers, c'est toujours celle qui semble trop gentille et trop parfaite qui est la coupable!
- Ridicule, franchement!
- Quoi, j'émets des hypothèses un point c'est tout!

*

Il y avait de cela une demi-heure que l'on tournait autour du pot et l'on n'avancait pas du tout malgré notre fougue et notre volonté à déterminer qui avait bien pu tuer notre professeur. Je regardais les milliers de notes que l'on avait écrites au sujet de chacun, un peu perdu, et je soupirai :

- C'est impossible, on ne trouvera jamais!
- Non! Faut pas se relâcher, je suis sûre qu'on va trouver! En tout cas, ça ne peut pas être Michaël!
- T'as raison, il serait trop bête pour même penser commettre un meurtre.

Je la regardai droit dans les yeux. Il fallait se rendre à l'évidence, on ne saurait pas qui avait commis cet effroyable crime ce soir-là. Puis, dans un éclair, Annabel se releva d'un coup sec et s'écria :

- Guy!
- Quoi, Guy?
- Le chauffeur de bus!
- Je le sais bien que c'est le chauffeur de bus!
- Tu ne comprends pas! C'est le seul qui ne se soit pas montré de la soirée d'après les faits que tu m'as racontés!
- T'as raison, mais, quand même, tu ne penses pas que ...

Soudain, tel un coup de vent, Guy lui-même apparut à l'entrée de la tente et s'y engouffra furieusement, tel un enragé qui venait tout juste de faire couler du sang.

*

Dans un élan de colère et de furie, Guy se jeta sur nous. Heureusement, je réussis à nous pousser de son chemin une fraction de seconde avant l'impact. Annabel me saisit alors par le bras et me traîna rapidement à l'extérieur. Guy se débattait tel un fou sous la tente et criait à s'en éventrer les poumons. Il semblait avoir perdu totalement le contrôle de lui-même, car il gémissait et grognait à présent comme un enragé.

Je songeai quelques instants à ce qu'il nous aurait fait s'il nous avait attrapés, mais à peine avais-je commencé à m'inventer un horrible scénario qu'Annabel me souleva de force et me cria quelque chose si fort à l'oreille que je crus que ça m'en déchirerait les tympanes. Mon cœur s'arrêta.

- Dan, cours Dan! C'est lui! C'est lui qui a tué M. Bouchard! Il n'y a plus de doute! Cours! Il ne faut pas qu'il nous rattrape, cours!

Faisant volte-face, je réalisai avec horreur la justesse de ses propos. Guy s'était remis de sa chute et était à présent à l'extérieur de la tente, dans la nuit qui ne présageait, une fois de plus, rien de bon pour nous.

Je déguerpis à toute vitesse, sans regarder derrière moi. Tout ce que j'avais en tête, c'était la fuite. Il fallait fuir à tout prix, sans quoi Guy nous rattraperait et nous torturerait jusqu'à ce que coule la dernière goutte de notre sang, et, tel un tueur en série, il étranglerait et égorgerait ensuite tous les autres étudiants présents. À cette idée, mon sang se glaça. Je fermai les yeux, tentant de repousser cette macabre réalité, quand soudain, j'entendis Guy lancer un cri déchirant au loin : « Sauve-toi, sauve-toi Dan! ». Cette annonce me fit stopper ma course. Je tentais de saisir le sens de cette déclaration quand, sans avertir, Annabel me tira brusquement dans les profondeurs de la forêt.

*

03 h 13;

Hors d'haleine, je repoussai Annabel qui serrait à présent mon bras à le faire rougir de douleur. Je repris mon souffle, haletant, et me remis à penser. La phrase que Guy avait criée n'était pas sans importance. Quelque chose clochait, mais quoi? Tous mes sens en alerte, j'écoutais le faible bruissement des feuilles et le hullement des hiboux laurentiens. Plus de pas. Je n'entendais plus les pas saccadés du chauffeur d'autobus, ni même le souffle d'Annabel. Je pivotai sur place et constatai avec nervosité qu'elle avait disparu. Je ne restai pas longtemps dans cet état d'angoisse, puisque je sentis alors la lame glacée d'un couteau de montagne m'effleurer la pomme d'Adam et glisser lentement le long de mon cou.

- Pourquoi? suffoquai-je.

La lune éclairait l'endroit et je la vis soudain verser une larme. J'étais complètement déboussolé, je ne la reconnaissais plus. Elle s'essuya les yeux du revers de la main, puis inspira profondément :

- Tu ne comprends toujours pas, Dan?

Le silence se fit. J'étais beaucoup trop abasourdi pour dire quoi que ce soit. Elle reprit :

- Je n'avais pas le choix...

Sa voix s'étouffa alors dans un sanglot et je pris mon courage à deux mains, débloquant les muscles contractés de ma gorge et tentai difficilement :

- Pourquoi? ...

Elle me regarda, puis retint ses larmes à nouveau avant de m'expliquer.

- Depuis le début de l'année, je ne cesse de penser à ce qu'il a fait, à ce qui se produirait cette nuit. Je ne dors plus, Dan, je ne mange plus...

Je penchai la tête. La lame du couteau reluisait toujours sous le faible reflet de la lune.

- Tu sais... Il n'arrête pas de parler de femmes, de choses qu'il leur avait dites, qu'il leur avait faites... Je n'en pouvais plus, et c'est là que j'ai découvert le fond de l'histoire en fouillant un peu. Après dix-sept ans, ma mère a enfin craqué et m'a tout avoué...

Je sentais le souffle chaud de sa voix sur ma nuque. Je restais sans voix, obnubilé par l'atrocité des choses qui s'étaient passées dans les heures précédentes. Elle resserra nettement sa prise et je sentis une de ses larmes couler sur mon front.

- Il l'a violée... et... il a violé ma mère, Dan!

Ma langue se renversa et je crus un instant que j'allais vomir l'effroyable vérité.

- Elle me l'a caché pendant tant d'années, sans que je me doute de quoi que ce soit. Lorsqu'elle le vit à mon horaire cette année, elle n'en put plus et éclata. Toute la vérité sortit sous l'effet d'une bombe... Elle avait dix-sept ans, elle aussi, tu comprends? ...

Elle pleurait à chaudes larmes et j'eus pitié d'elle. Je me trouvais égoïste avec mes problèmes de nom de famille et de vie pas comme celle des autres. Le silence retomba et je n'osai plus rien dire.

- Cette nuit, j'avais tout planifié...

Elle semblait s'être ressaisie, mais elle était toujours sous le choc.

- Tout était prêt, mais tu t'es pointé sans avertir et ... c'est là que... que tu m'as surprise sous la tente pendant que je me changeais. Tu comprends maintenant?

Mon cœur fit un bond dans ma poitrine. Elle m'avait donc vu, mais, rendu où l'on était, je me dis que cela n'avait plus d'importance.

- Et pour Guy, tu dois comprendre ce qu'il a tenté de faire, enfin... il faut dire qu'il ne connaissait pas le fond des choses, mais c'était brave de sa part, sans doute...

Sous l'étreinte froide de son couteau, je commençais à manquer d'air. Je sentais le sang me couler tranquillement le long du cou, le long du ventre.

- Pourquoi... me fais-tu subir ça? lui demandai-je alors, les larmes aux yeux.

- Tout doit s'arrêter, Dan. Je n'en peux plus, il faut que tu ... que tu saches...
Mon rythme cardiaque s'accéléra. Elle ne pouvait pas me tuer, je ne pouvais pas mourir cette nuit, loin en pleine forêt! Je levai les yeux vers elle d'un air paniqué et je voulus la repousser, mais elle contrôlait son étreinte je ne fis que me couper davantage.

- Tu ... tu ne vas pas ... me tuer?

Elle ne répondit pas. Je compris que j'en savais beaucoup trop, mais il manquait encore une pièce importante pour résoudre l'énigme.

- Ce sera ... à toi de ... de décider...

À moi de décider? De décider quoi? Je criai de toutes mes forces en mon moi intérieur, je rageais de colère et de peine.

- Ce sera à toi de décider si... tu vivras ou tu mourras...

Le cou me brûlait et mon sang se déversait lentement le long de mon torse. Une larme coula sur sa joue et vint se mêler au filet de sang d'un rouge vif qui reluisait sur mon corps.

- Dan, nos mères étaient amies, et ... ce soir-là... comment pourrais-je te dire... nous avons le même âge, n'avons pas de père tous les deux, et ...

Mon estomac se noua et les ténèbres s'abattirent sur mon monde. Mes entrailles me montèrent à la gorge. Je ne pouvais plus me contenir et j'explosai. Je pleurais et ne voyais plus rien. La lune, la forêt, tout avait disparu.

- Dan, ... la vie... la vie vaut-elle la peine d'être vécue?

Je ne l'entendais plus, les hiboux s'étaient tus, le vent avait cessé, mon cœur avait cessé de battre.

- La vie... vaut-elle vraiment... la peine d'être vécue, Dan Bouchard?

David Leclerc

LE CARREFOUR

AVANT-PROPOS

Lorsqu'on se balade en voiture, il arrive souvent qu'on se retrouve au bord d'un carrefour. Il n'y a aucune indication sur les chemins qui se dressent devant nous et nous n'avons pas de cartes pour nous repérer. C'est à quoi la vie ressemble drôlement. Ne trouvez-vous pas que la vie se résume en des dizaines de carrefours où nos choix quant aux chemins à prendre dessinent le portrait de notre vie.

Bonne lecture!

Chapitre 01

En déambulant pour la dernière fois cette année dans les étroits couloirs de l'école Saint-Grégoire, j'ai été submergée par un étrange sentiment de nostalgie. En effet, l'ambiance familière qui régnait à l'école allait me manquer. Le sentiment d'appartenance à Saint-Grégoire allait s'estomper pendant les quelques semaines où la vie scolaire serait interrompue.

Après avoir terminé tous mes examens de fin d'année, tout ce que je voulais c'était retourner chez moi et profiter de mes vacances d'été. J'ai traversé le hall d'entrée qui contrairement à l'habitude était complètement désert. Mais cette fois-ci, il était rempli à la fois d'un silence qui annonce l'arrivée de la relâche d'été. J'ai observé pour la dernière fois l'allure de ce hall qui avait été le théâtre d'une panoplie d'activités et d'émotions. Avec tous ces souvenirs en mémoire, j'ai pris mon courage à deux mains et j'ai franchi les portes qui me séparaient de la gaieté de la saison estivale. J'ai laissé derrière moi tous les résultats académiques, les travaux scolaires et les autres formes d'études pour m'abandonner à toute la frivolité de l'été. Je marchais d'un pas enjoué vers l'endroit où je demeurais. J'habitais seulement à quelques kilomètres de l'école et je préférais débiter mes vacances en savourant la douce chaleur de ce mois de juin, qui imprégnait l'air de cette magnifique journée.

J'avais hâte d'arriver à la maison et d'appeler ma meilleure amie Camille pour planifier des activités ensemble. Nous nous sommes connues à la rentrée au secondaire. On nous avait assigné le même casier et depuis ce jour, nous ne nous sommes jamais quittées. Elle était probablement la seule véritable amie que je possédais et je la considérais comme ma sœur.

L'idée de rentrer à la maison gâchait un peu mon enthousiasme. Là-bas, il y avait mes parents accablants qui attendaient mon retour pour me bombarder de mille et une questions sur mes occupations. Parfois, le fait d'avoir des parents trop présents dans ma vie me nuisait plus qu'autre chose. Aussi, il y avait mes deux petits frères, Elliott et Benjamin, des jumeaux de dix ans plus jeunes que moi. Ils passaient leur temps à jouer des tours aux autres. Bref, les moments en famille se faisaient plus rares et plus ennuyeux avec le temps. En tournant sur la rue où je vivais, quelque chose d'inhabituel attira mon attention. Dans l'allée asphaltée, il y avait un engin motorisé que je n'avais jamais vu auparavant. C'est à ce moment précis que j'ai dû oublier tous mes plans estivaux car, comme à l'habitude, c'étaient mes parents qui allaient prendre la décision à ma place.

Chapitre 02

En franchissant le seuil de la porte, je vis mes parents, installés dans le salon. Ils semblaient avoir attendu mon retour avec impatience puisque sur leurs visages, je décelais un certain sourire rempli d'espoir et d'excitation en même temps. La dernière fois que j'ai vu cette expression peu commune, c'est lorsqu'ils m'ont annoncé que j'allais être une grande sœur. Croyez-moi, une expression comme celle-ci reste gravée dans la mémoire!

Je n'ai pas eu le temps de retirer mon sac d'école qu'ils m'attiraient déjà dans la salle à manger sur un ton insistant. En passant dans le corridor, je vis des valises un peu partout sur les lits dans la chambre des petits et dans la cuisine. Bref, leur surprise n'avait rien de vraiment surprenant. Ils se sont enfin décidés à m'annoncer « la nouvelle » : toute la famille partait en vacances au camping de Sainte-Pointe-du-Lac, dans les Laurentides.

J'ai bien cru que j'allais me mettre à hurler. Non seulement ils se permettaient de diriger ma vie comme si elle leur appartenait, mais en plus, ils me forçaient à passer mes vacances dans un coin perdu au fond des bois québécois.

Enragée et furieuse à l'intérieur, j'esquissai un mince sourire pour ne pas décevoir mes parents. Ensuite, je suis allée préparer mes bagages et je me suis décidée à envoyer un court message électronique à Camille pour lui expliquer la situation. De toute façon, j'étais certaine qu'elle comprendrait, d'ailleurs elle était la seule à vraiment me comprendre.

Chapitre 03

Le lendemain matin, à huit heures exactement, nous étions tous installés dans la camionnette qui était suivie de la charmante roulotte qui nous servirait de logis pendant nos vacances. Le trajet était long et pénible avec Benjamin et Elliott qui se chamaillaient sans cesse, avec en plus, maman qui mettait sa musique de Céline Dion à tue-tête! La seule chose positive du voyage était le magnifique paysage qui m'était jusque-là inconnu. Les montagnes étaient parfaitement dessinées comme si on les avait arrondies du bout d'une efface. La flore qui les recouvrait était simplement sublime par la vivacité du vert qui règne en cette saison estivale. Plus on avançait, plus les chemins se faisaient petits et laissaient place au charme chaleureux des Laurentides. Lorsqu'on pénètre dans cette région, on a l'impression que les montagnes se resserrent autour de nous comme si elles voulaient nous envelopper au creux de leurs bras.

On est arrivé au camping en milieu d'après-midi et le soleil plombait sur ce coin de pays. On a réussi à trouver notre lot après une panoplie de virages serrés et de chemins étroits. L'endroit était enchanteur, nous étions situés près du lac et nous avons accès à tout ce qu'il y avait au camping, que ce soit les terrains de sports autant que les salles de jeux ou la plage. Nous avons tout à notre disposition. La vue que notre emplacement nous fournissait était radieuse. On apercevait à l'horizon une île peuplée de conifères et de feuillus qui régnait sur le lac comme une reine sur son royaume.

Après s'être bien installés, j'ai décidé d'aller me promener dans le camping pour explorer les lieux. Contrairement à ce que je pensais, le camping abritait beaucoup de jeunes de mon âge, mais la plupart d'entre eux travaillaient ici pendant l'été.

J'ai déambulé ainsi jusqu'au souper où j'ai eu droit aux hamburgers de mon père pour célébrer notre arrivée. J'avais prévu être désagréable et avoir un mauvais caractère pour faire comprendre à mes parents que je ne voulais pas être ici, mais je me suis fait prendre à mon propre jeu. Le souper n'a été qu'un amas de moments cocasses! Je me suis surprise à aimer ma famille sous toutes ses facettes. Après tout, ce sont ces fous rires qui manquaient à notre quotidien. Je ne réalisais pas à quel point cela m'affectait. Je ne pouvais pas les laisser pénétrer mon monde. Après tout ce qu'ils m'ont imposé, j'étais décidée à ne pas me laisser faire.

Chapitre 04

Vendredi matin, mes parents sont partis avec les jumeaux faire le tour du camping et ils sont allés les inscrire aux activités enfantines organisées près du lac. C'était une magnifique journée et le soleil brillait au loin dans le ciel sans aucun nuage à l'horizon. Je me suis étendue sur le hamac près de la table à pique-nique. J'ai lu durant tout l'avant-midi en profitant des délicieux rayons de soleil qui réchauffaient ma peau. J'aimais être seule, me baigner dans cette mer de solitude qui berçait mon âme dans un silence quasi total. J'ai savouré chaque instant de cette méditation exceptionnelle. Mais tout à coup, des rires d'enfants sont venus perturber mon accalmie. Benjamin suivait Elliott en courant et ils ont terminé leur course couchés sur moi dans le hamac. Encore une fois, ils avaient tout gâché.

Le lendemain, les activités débutaient tôt le matin. Maman m'avait demandé la veille si je pouvais accompagner les jumeaux jusqu'à la plage. Je me suis donc levée à sept heures ce matin-là pour préparer mes frères et les mener à l'endroit indiqué. Le temps était superbe et l'on pouvait voir une ribambelle d'enfants accourir vers la plage. Ce spectacle était ahurissant! Les rires d'enfants donnaient au camping une ambiance très détendue qui pourrait faire retomber en enfance n'importe qui baisserait ses gardes. La plage était splendide et la couleur dorée du sable me réchauffait le cœur.

Soudain, au loin, arborant un t-shirt d'un rouge écarlate, je vis le moniteur qui animait l'activité d'aujourd'hui. Il avait quelque chose de familier. Je ne savais pas qui il était en réalité jusqu'au moment où son visage me revint directement en mémoire. C'était Jacob. Un des garçons les plus populaires à Saint-Grégoire. Je dois admettre que j'avais un peu le béguin pour lui l'an passé. Il se tourna vers moi et nous échangeâmes un regard pendant un bon moment. On se parlait à travers nos yeux. Je ne pouvais laisser cet instant si intense durer plus longtemps, car les émotions me submergeaient. Je lui adressai un simple sourire avant de disparaître dans la foule.

Chapitre 05

En retournant à la roulotte, j'ai eu l'envie d'aller nager un peu pour me dégourdir. J'ai donc empoigné le premier maillot de bain qui m'est tombé sous la main et je me suis dirigée vers le petit bassin d'eau. L'endroit était désert. Il y avait seulement la maîtresse nageuse et un vieillard qui s'adonnait à ses exercices matinaux. J'ai plongé dans la piscine pour faire le vide complètement.

J'ai laissé mon corps nager pendant que mon esprit explorait d'autres horizons. Le moniteur de la plage m'obsédait encore. Son sourire et son expression faciale me rappelaient effectivement Jacob. Il avait cette manière bien à lui d'agir comme si tout était simple.

Soudain, un appel dissipa mes pensées. La sauveteuse m'appelait du haut de sa chaise blanche comme neige. Léa, car c'est ainsi qu'elle se nommait, me questionna sur d'où je venais et combien temps j'allais passer au camping. On a passé une quinzaine de minutes à discuter avant qu'elle m'invite à poursuivre notre conversation auprès d'un feu, en soirée. J'ai accepté volontiers cette invitation pour mettre un peu de nouveauté dans ces vacances exemptes de vie sociale.

Après avoir soupé, j'ai enfilé une paire de jeans et je suis partie vers la roulotte de Léa. En parcourant les petits chemins qui sillonnaient le camping, je pensais à Jacob. Je n'arrivais toujours pas à croire qu'il puisse travailler ici. Quand je suis arrivée, Léa m'a accueillie chaleureusement et m'a présenté toute sa famille sauf son frère qui travaillait. On a passé la soirée à discuter et nous avons découvert tous les points que nous avons en commun. J'étais tellement ravie d'avoir rencontré une personne qui me ressemblait autant. J'avais réussi à me faire une amie en étant simplement moi-même. Aucun mot ne pouvait décrire tout ce que je pouvais ressentir en ce moment.

Notre conversation fut interrompue lorsque son frère revint de travailler. Je fus estomaquée lorsque je réalisai que le frère de Léa était Jacob. Il m'adressa un sourire et me salua brièvement avant d'aller s'enfermer dans la roulotte. Environ une heure plus tard, il vint s'asseoir à nos côtés et m'annonça qu'il se souvenait très bien de qui j'étais. Au début, je n'osais pas prononcer un seul mot de peur d'avoir l'air stupide. Mais plus la conversation avançait, plus je me laissais emporter par le flux des paroles qui défilaient devant moi telle une mélodie que l'on fredonne. J'ai été charmée par son charisme assez flagrant et sa manière d'être m'a complètement séduite.

Peu après onze heures, la soirée tirait à sa fin. Je m'apprêtais à retourner chez moi lorsque Jacob me proposa de me raccompagner. Tout le long du trajet, nous sommes restés silencieux. Sans crier garde, il glissa sa main dans la mienne. J'étais complètement chamboulée face à l'inconnu. Et puis en arrivant devant mon véhicule motorisé, il déposa ses lèvres sur les miennes et nous nous embrassâmes maladroitement. C'était tellement magique que rien ne pouvait gâcher le moment.

Le lendemain matin, j'étais comme sur un nuage. Tout allait bien. Mes parents étaient amusants et agréables. Nous avons discuté de tout et de rien et cela ne m'a pas dérangée. Pour la première fois dans mon existence, je passais un moment plaisant avec ma famille sans que je me sente obligée de participer. C'est à ce moment-là que j'ai compris le sens que je devais donner à ma vie. Je devais d'abord et avant tout, apprécier ce que la vie me donnait au lieu de me morfondre sur ce que je n'avais pas. N'est-ce pas la morale que la vie cherche à nous démontrer?

Chapitre 06

Dans les quelques jours qui ont suivi, la météo s'était détériorée. Apparemment, un ouragan provenant des États-Unis avait jeté sur le Québec des pluies torrentielles et soufflé des vents violents. La plupart des arbres étaient couchés sur leur flanc, les tentes étaient gorgées d'eau et les roulottes se balançaient au gré des vents. L'ambiance chaleureuse du camping s'était plutôt transformée en un climat de terreur et de panique. Les enfants pleuraient et leurs parents faisaient tout leur possible pour les consoler malgré l'anxiété qui se lisait sur leurs visages.

Par un après-midi brumeux, mon père alla écouter les nouvelles au poste de télévision situé à l'accueil du camping. Pendant ce temps, ma mère et moi avons essayé de nettoyer du mieux possible l'intérieur de la roulotte. Je sentais que maman pouvait à peine contrôler son inquiétude et les larmes coulaient le long de ses joues. Je fus submergée par un sentiment de compassion pour ma mère que j'avais cessé de mépriser instantanément. J'adorais ma mère pour sa facilité à communiquer ses émotions et je l'admirais pour cela puisque j'en étais la plupart du temps incapable.

Lorsque le ciel sembla s'être éclairci, je décidai d'aller voir comment s'en sortaient mon beau Jacob et sa sœur Léa. Malheureusement, Dame Nature n'avait pas été aussi indulgente avec eux, leur roulotte était complètement renversée sur le côté et la plupart de leurs équipements étaient partis, emportés par les bourrasques violentes. Jacob me prit dans ses bras et je devinai à quel point il était dépassé par les événements. Je fus extrêmement triste à l'idée d'être impuissante dans ce genre d'occasion et cela me brisait le cœur.

Chapitre 07

Peut-être un ou deux jours plus tard, la tempête s'était assez calmée pour nous permettre de parcourir les routes sans risquer les éboulements de terrain. J'avais dit au revoir à Jacob péniblement, mais en sachant très bien qu'on se reverrait à la fin de l'été, à Gatineau. Assise dans l'auto, je songeais à tout ce qui m'était arrivé durant l'été. Je réalisais que l'important pour être heureuse était simplement d'apprendre à aimer les gens qui nous entourent puisque nous avons une très grande place dans leurs vies. J'ai toujours aimé ma famille, mais il a fallu un été au camping de Sainte-Pointe-du-Lac pour que je me rende compte à quel point elle comptait à mes yeux! En observant une dernière fois le paysage laurentien en cette deuxième semaine d'août, j'étais heureuse d'avoir trouvé ce qui manquait à ma vie pour être heureuse : aimer sans condition.

Je suis Abigaël Gauthier et j'ai trouvé le bonheur!

Émilie Laurin

LE CRI D'UNE CHAMANE



Et le savoir de Perle-de-Lune lui revient de l'enfance : « Le Harfang des neiges est un grand chasseur, autant diurne que nocturne. Même dans des températures avoisinant -50 degrés, il maintient sa température corporelle aux environs de 40 degrés. Il peut vivre dix ans, mais en captivité, trente-cinq ans. Il a de grands yeux jaunes, fixes, qui s'adaptent au jour comme à la nuit. Son ouïe est particulièrement fine, lui permettant de cibler ses proies dans la noirceur. Il est timide, silencieux, solitaire. Il affirme sa toute puissance uniquement pour protéger ses nids des rôdeurs. En d'autre temps, il n'a aucune raison d'attaquer.

— Est-ce que je serai comme lui, puisque c'est mon totem? dit la petite fille.

— Tu auras surtout sa vision.

— J'aurai les yeux jaunes?, demande la Chouette, en agrandissant ses yeux.

— Non, ma fille, dit-elle, cachant à demi la vérité, pour le moment. Cela signifie que tu verras ce que la plupart des autres ne voient pas, tu capteras dans les yeux des gens leurs intentions, bonnes ou mauvaises. Comme lui, tu préféreras, les promontoires pour voir au loin. Le Harfang des neiges est également nommé la Chouette des neiges. Toujours perché au plus haut point de vue, soit pour contempler son territoire, soit pour repérer la dizaine de lemmings dont il doit se nourrir tous les jours.

— Il mange toujours cette sorte de souris, il ne mange jamais de desserts?

— J'ignore si ce sont les autres bêtes que les lemmings qu'il préfère comme dessert, mais il se nourrit également de lièvres, de poissons et d'oiseaux.

— J'aime ressembler à la chouette, grand-mère, mais je ne voudrais pas me nourrir de ses repas, dit-elle, en riant. »

Elle sourit au réconfort ressenti à chaque fois qu'elle se souvient de ses conversations avec Perle-de-Lune. Une pédagogue incomparable, qui lui apprend toute sa science, toutes ses connaissances, à la manière d'un conte. Dès son jeune âge et jusqu'à quatorze ans, elle initie la Chouette au chamanisme, qui a pour principe de base de réunir les choses au lieu de les séparer, à la médecine par les plantes, l'herboristerie, à maîtriser ses dons de clairvoyance, et au métier de sage-femme, en la faisant assister aux accouchements des femmes du village et des environs.

— Je serai chamane, comme toi?

— Tu l'es déjà. Souviens-toi qu'être chaman signifie être fort et sensible à la fois, savoir prédire et ressentir, en dirigeant les humains vers le bien, dans des gestes simples de tous les jours. Tu possèdes déjà tout cela et tu es encore si jeune. Préserve ces informations, parce que les êtres cupides que tu rencontreras, pourraient abuser de tes pouvoirs et de ton savoir.

Ambre, vieille prostituée, l'a protégée, à son arrivée. Elle lui a indiqué les points de survie, les maisons pour itinérants. Un jour, ne la voyant pas dans l'environnement habituel, elle s'inquiète et demande à sa collègue, Dédé la Rousse.

— Elle n'est pas revenue depuis un ou deux jours. Peut-être a-t-elle décidé de retourner chez ses parents.

— Elle hait tellement son père, ça m'étonnerait. Je vais m'informer à Mica, il sait tout.

Ambre, de son pas très cadencé, déformation professionnelle, regrette aussitôt le projet de se rendre à l'autre quartier. Ses talons aiguilles sont devenus beaucoup trop hauts et, ses jambes qui ont toujours fait l'envie des autres femmes, la portent maintenant, péniblement. Mais, elle fait ce métier depuis si longtemps, qu'une simple modification dans ses habitudes de vie, risque de la perturber. Surtout la hauteur de ses talons.

Elle poursuit donc, assurant chacun de ses pas, marqués d'une grimace intérieure et tout sourire extérieur. Après quelques rues, elle aperçoit Mica, magnifique prostitué mâle paradant sur le trottoir.

— Salut beauté, dit-elle, lui souriant de son rouge à lèvres fuyant. Dis-moi, est-ce que tu as vu la Chouette, dernièrement?

— Belle ambrée, comme tu es élégante, aujourd'hui, dit-il, imitant une révérence. La Chouette? Attends, elle avait l'air mal en point la dernière fois que je l'ai vue, que je réfléchisse, je pense qu'elle a été récupérée par les squatters.

— Les squatters récupérer quelqu'un, alors qu'eux-mêmes doivent sauver leur peau?

— Je ne peux le confirmer, mais il me semble que c'est ce qu'on m'a dit.

— Qui t'en a parlé?

— C'est Ébène.

— Je vais le trouver.

— Il est parti en week-end, avec un beau monsieur, dans son jet privé. Je ne sais pas quand il reviendra, dit-il, cherchant un moyen d'aider son amie.

— Si tu entends autre chose.

— J'irai te voir, c'est promis, dit-il, en s'éloignant, car déjà une femme le réclame, de la fenêtre ouverte d'une limousine.

Au même moment, quelque part dans la ville, la Chouette ouvre les yeux. Elle se sent lourde, nauséuse, elle a froid. Dans sa mémoire, se déroule son dernier instant conscient. Elle marche dans une ruelle, désespérée, la faim au ventre, sans plus aucune volonté d'avancer.

Ce soir, c'est le néant, le découragement. Toutes ses énergies ont été utilisées, maintenant, il n'y a plus rien pour la motiver. Même ses pensées ont faim et l'empêchent de réagir, pour continuer d'espérer, comme elle a su le faire, depuis le début. Il n'y a que le noir. Elle en a trop bavé. C'est trop difficile. Elle abandonne. Comme elle sent une faiblesse l'envahir, elle dépose sa valise pour s'asseoir et se reposer, puis c'est le noir, plus rien. Elle s'évanouit.

— Maintenant je vous demande d'accueillir la Chouette!

Lorsqu'elle entre sur scène par le centre arrière, en marchant lentement vers le devant, au son du tam-tam, le halo de lumière bleuté est fixé sur sa silhouette. Le noir total autour d'elle et une fumée épaisse monte du sol. Les spectateurs ont une expression d'admiration en la voyant. On dirait une apparition, une princesse amérindienne de conte de fée. Arrivée à l'endroit convenu, elle s'arrête, la tête légèrement relevée vers le ciel, en souriant, comme si elle voyait quelque beau prince ou quelque grand amour.

La musique s'installe et en gardant sa position la Chouette ouvre les deux bras, devient le grand Harfang des neiges et semble s'envoler avec les premières notes. Les spectateurs sont hypnotisés par l'image de cette jeune femme. Seule sur la scène, elle semble arriver d'un autre univers. Dès les premiers mots, ils sont envoûtés par cette voix si pure, dont les vibrations les saisissent, jusqu'au plus profond de l'âme.

Les paroles amérindiennes sont modulées, selon le rythme des phrases, accompagnées de la flûte indienne et du tam-tam. À travers l'histoire de ce chant, où l'amour est la pierre angulaire, la Chouette semble accorder son cœur aux sentiments invoqués dans le poème. Elle est convaincue que le Loup l'entend, où qu'il soit, et c'est dans cet état d'esprit exalté, qu'elle emporte l'assistance dans le monde des rêves, où un Grand Esprit sauve des amoureux.

Coyote se faufilant dans les coulisses, est fasciné. Jamais il n'a vue plus belle expression de femme amoureuse, jamais il n'a entendu plus belle voix. La sincérité et la vérité de son interprétation le bouleversent. Lui, comme tous les autres, sait qu'elle n'appartiendra jamais à aucun autre homme. Ce qu'il voit en ce moment lui chavire le cœur et il doit encore retenir ses larmes. Qui ne voudrait pas être aimé de cette façon? Et il pense au Loup, son frère.

Lentement, la Chouette baisse les bras, la chanson se termine et le halo bleu s'éteint. Le temps d'un silence dans la salle, le temps de métaboliser cette interprétation exceptionnelle, puis toutes les lumières s'ouvrent. Les spectateurs se lèvent à l'unisson pour l'ovationner longuement. La Chouette, également surprise de ce retour à la réalité, baisse la tête humblement étonnée de recevoir autant de bonheur à la fois. Elle entend même crier des « Bravo! La Chouette! », à plusieurs reprises.

Et lorsqu'elle relève la tête une dernière fois, elle le voit, dans l'embrasement de la porte au fond de la salle, entouré de son aura rouge sombre qui le caractérise. Elle l'a appelé, il est venu.

La dernière semaine passée au Palace, avant les départs de chacun, est remplie d'activités. Les préparatifs de Brome, en vue de son voyage, le déménagement de la Chouette, la fermeture de la maison, de l'atelier et les discussions avec le jardinier, afin de continuer ses aménagements habituels.

Un soir, que Brome parle longuement au téléphone avec sa tante, la Chouette se rend à la bibliothèque et se replonge dans son état d'esprit de choc culturel, en souvenir de son arrivée, dans cette maison fabuleuse.

Pendant, ce qui lui manquera plus que tout, ce sont les longues soirées, où Grandiflore et elle s'entretenaient de l'historique des amérindiens.

Il était intarissable et passionné, au sujet de ces nations. La Chouette, l'écoutait, sans se lasser et incapable de la réversibilité d'en vouloir aux blancs. Autre trait de caractère de son hérédité : le pardon.

— Vous vous rendez compte, la Chouette, les français prenaient les enfants, en otage, de force, pour éviter que les amérindiens brisent les ententes. Ils en ont fait leurs esclaves, ils en ont abusé.

— C'est devenu une réalité de nos jours, dans les réserves.

— Je sais, malheureusement. À cause de nous, les français, les anglais, plus tard, l'église catholique, en catimini avec Duplessis, politicien entre 1939 et 1959, et sa grande noirceur. Il a fait enfermer des centaines d'enfants amérindiens, pour les faire instruire alors qu'on les a maltraités, on les a violés et abusés sexuellement! On les a traités en esclaves! Jamais je ne pardonnerai ce génocide, cet ethnocide, cette participation publique et sociale à disséminer et à briser un peuple.

— C'est difficile à imaginer, des personnes aussi méchantes.

— J'ai enseigné toute ma vie l'histoire. Quand j'entamais les chapitres sur les amérindiens, qui n'étaient faits que de ruses, d'hypocrisie, de cupidité, d'abus de confiance, de rapacité, de convoitise, de la part des blancs, je contrôlais mal mes émotions.

La Chouette est émue de le voir réagir aussi fortement, encore aujourd'hui.

— Ces pauvres enfants, vivant en liberté, habitués à courir les bois avec leurs pères, à vivre dans la nature, de chasse et de pêche. Ils mouraient, la Chouette, ils mouraient d'être privés de leur espace, de leurs arbres, et leurs rivières! De se faire battre, alors que l'on sait que les amérindiens ne battaient pas leurs enfants et qu'un enfant amérindien qui pleurait était aussitôt consolé! C'est impardonnable.

— Perle-de-Lune m'a dit qu'ils mouraient aussi parce que la nourriture les rendait malades.

— Certainement, ils mouraient de ce désordre physique auquel on les contraignait. Et cela a commencé bien avant Duplessis. Du temps de Jacques Cartier et des anglais, lorsqu'ils ont découvert et pris possession du Canada. Comment ces personnes pouvaient-elles vivre avec de tels poids sur la conscience!

Joanne Perreault

BONHEUR ET SÉRÉNITÉ

Il m'apparaît que la meilleure façon d'être heureux est d'acquérir la sérénité.

La notion de bonheur varie selon la sensibilité et les situations vécues par chacun; un simple plaisir pour l'un peut être une joie profonde pour un autre; ce qui est agréable à l'un peut même être désagréable à l'autre. Quoi qu'il en soit, on identifie généralement le bonheur au contentement que l'on ressent à voir, entendre, toucher, sentir ou goûter ce que l'on aime, à comprendre les choses, à partager avec les autres ou tout simplement à être en harmonie avec soi-même. Au sens le plus large, le bonheur est défini comme « l'état de la conscience pleinement satisfaite ». C'est bien là ce que notre culture nous a enseigné en promettant une béatitude éternelle en récompense à une vie méritoire. Cette notion de bonheur parfait est donc ancrée dans notre esprit comme le but idéal à atteindre. En pratique, la volonté d'y parvenir crée en nous le désir de tout ce qui semble pouvoir nous le procurer. Mais comme nous ne pouvons désirer que ce que nous n'avons pas, les désirs, une fois comblés, se dissipent inévitablement malgré l'effort d'en prolonger les effets bénéfiques. Les moments de bonheur, toujours temporaires et parfois des plus fugaces, laissent place à d'autres désirs plus prometteurs qui s'enchaînent indéfiniment dans cette quête d'une satisfaction perpétuelle idéalisée et inatteignable parce que située hors du réel. Dans la réalité, les résultats décevants qui se multiplient dans tous les domaines, des plus futiles aux plus sérieux, font apparaître la vie le plus souvent comme difficile, voire amère et certains y voient même « la vallée de larmes » prêchée par d'autres, laissant en seule consolation l'ultime récompense promise...

Force est de constater que la satisfaction de la conscience ne peut exister que dans la réalité, sinon elle ne peut être qu'espérée. Heureusement toutefois, car c'est aussi dans la réalité que nous pouvons agir. Ainsi nous pouvons influencer nos conditions de vie et surtout contrôler nos réactions aux événements qui s'y déroulent. Il arrive que les circonstances extérieures participent à notre bonheur ou à notre malheur, mais elles ne sont malgré tout que le contexte, en quelque sorte la mise en scène de notre vie. Par chance, l'action et spécialement les réactions dépendent de nous. Nous jouons le rôle principal et grandement improvisé dans une histoire de « vie réalité ». Nous avons le dernier mot sur notre façon de réagir à ce qui nous arrive. Pour le faire correctement, il est important de distinguer le mieux possible les conditions réelles de ce qui se passe.

Ainsi, nous pouvons opter pour ce qui nous est le plus favorable. Cela ne nous garantit pas le bonheur mais nous permet, dans une réalité où nous pouvons prendre position, d'atteindre volontairement la sérénité, cet état de quiétude morale où l'on se sent bien.

Cela est réalisable en prenant conscience que face à toute situation donnée ou recherchée, nous ne pouvons au maximum que faire notre possible. Il en résulte, soit la réussite escomptée qui produit la satisfaction décrite comme le bonheur, soit le contraire qui entraîne la déception et trop souvent le malheur. La réussite est facile à gérer, mais que faire pour rester serein face à l'échec? Il faut réaliser l'effort accompli et nous y appuyer en reconnaissant que nous ne pouvons faire davantage. L'acceptation de cette réalité permet de rester serein dans cette situation inévitable et alors considérée comme la meilleure possible dans les circonstances. C'est dans la sérénité inscrite dans la réalité, que nous pouvons apprécier au plus haut point les bonheurs qui traversent la vie et de ne pas nous désoler, voire nous effondrer devant les difficultés qui s'y présentent inéluctablement.

Il m'apparaît que l'acquisition de la sérénité est préférable à la course au bonheur.

Émery Marcoux

Le 2 avril 2009

UN JOYAU

Il y a dans la vie tant de gens merveilleux, tant de choses magnifiques mais il y a cependant une chose unique qui n'a vraiment pas de prix, ce petit quelque chose qui fait toute la différence.

Il y a des bijoux, des diamants, les perles rares mais il existe aussi un joyau inestimable que l'on polit avec le temps, avec l'amour, l'amitié.

Très tôt nous avons le bonheur de le côtoyer ou du moins on devrait tous le côtoyer dès notre jeune enfance. On le côtoie à l'adolescence, à la conquête de cet amour tout fleuri du printemps et on continue de l'appivoiser à l'âge adulte.

Parfois, ce joyau si précieux se transforme et devient notre pire ennemi. Ce pourquoi on avait juré toujours devient maintenant éphémère et vain à la fois. La solitude devient la maîtresse de notre cœur et plus rien ne sera pareil dorénavant.

Serait-ce l'apprentissage de la vie? Je le suppose mais avec parfois un goût très amer.

Ce joyau si bien poli pendant des années redevient à l'état brut et il n'y a plus aucune lumière!

Que faire durant ces périodes d'incertitude sinon continuer à avancer et espérer qu'un autre joyau se présentera pour qu'à nouveau on retrouve le goût de le façonner et d'en faire un meilleur que la première fois?

Ainsi s'écoule la vie entre un joyau et un autre. On n'a jamais fini de polir. Tout est toujours à recommencer. Il va sans dire que nous ne vivons que d'espoir!

Lorsque je regarde les bijoux de ma vie, il m'a fallu polir et repolir. Parfois avec succès, parfois sans succès.

Pour moi la CONFIANCE est ce joyau si précieux façonné avec le cœur, l'amour, l'amitié.

La CONFIANCE c'est d'avoir près de soi, une main toujours tendue malgré les épreuves, s'amuser avec des petits riens, lancer un coup de fil sans raison. Oui, c'est bien ce joyau et qui fait vibrer les cœurs à l'unisson.

Il ne faut pas se méprendre. Même si je considère la CONFIANCE comme un joyau précieux, elle n'a pas été sans me faire souffrir.

Une CONFIANCE brisée, c'est un lien magique qui se rompt et qui apporte une grande blessure. Il n'y a que le temps qui vient à bout de cette douloureuse épreuve.

Mais si on ne connaît pas la déception, on ne peut apprécier à sa juste valeur la CONFIANCE qui se pointe à nouveau, comme une fleur qui s'épanouit au soleil...

La CONFIANCE renaît toujours, il suffit d'y croire vraiment.

Peu importe le nom que porte la relation, la CONFIANCE doit être le maître. Car sans elle, aucune fleur ne peut grandir et s'épanouir vraiment!

CONFIANCE

Confiance tu m'as quittée
Confiance je t'ai rattrapée
Et j'ai dessiné

UN JOYAU

Aux couleurs de l'amour
Aux couleurs de l'amitié
Aux couleurs de la vie

UN JOYAU QUI GRANDIT AVEC LA TOILE DE LA VIE

Jour après jour

Dans la douceur du cœur!

.....
CONFIANCE EN SOI – CONFIANCE AUX AUTRES = PAIX DU CŒUR
.....

Yolande St-Hilaire

ERREUR DE PARCOURS

Éric Mathieu était un jeune homme de vingt-et-un ans. Il sortait avec Mina et vivait avec Ted Morris en appartement. Il étudiait sérieusement pour devenir contrôleur aérien, ne relevant presque jamais le nez de ses livres. Il n'avait pas de famille proche car il n'avait plus adressé la parole à son avocat de père depuis quatre ans, lors de leur dernière dispute car il craignait les reproches. C'était stupide. Éric s'était fait arrêter pour vandalisme et son père l'avait laissé moisir en prison pendant presque deux jours pour lui donner une leçon. Éric n'avait pas digéré la méthode et avait dit à son père que s'il n'avait pas conduit en état d'ébriété, il y a dix ans, sa mère serait toujours en vie. Bien sûr, maintenant, il regrettait ses paroles. Seulement, il était trop orgueilleux pour faire les premiers pas.

Un soir qu'Éric étudiait et que Ted s'ennuyait ferme, Mina et Caroline, la nouvelle flamme de Ted, arrivèrent excitées comme des puces. Elles voulaient aller faire un tour de voiture. Éric fit remarquer qu'elles n'avaient pas d'auto. Caroline lui répondit qu'elle avait emprunté celle de sa mère. Éric ne connaissait pas bien Caroline et ne pouvait pas se douter que sa mère ne possédait aucune voiture.

Il laissa ses études avec un soupir et accompagna les autres. En passant le seuil de porte, il renifla et fronça les sourcils. Mina avait encore fumé il-ne-savait-trop-quoi. De l'herbe, probablement. Elle avait déjà essayé de lui faire fumer un joint. Il en avait pris une « puff » pour lui faire plaisir mais n'avait pas voulu recommencer, au grand désespoir de Mina, qui le trouvait parfois trop « straight ». C'était surtout qu'inconsciemment, il ne souhaitait pas décevoir son père une nouvelle fois.

Éric décida d'emblée de prendre le volant. Les filles lui indiquèrent qu'elles voulaient se promener hors de la ville. Il accepta mais dut faire le plein avant de sortir complètement de la ville. Ils prirent ensuite des routes de plus en plus petites, au gré des croisements. Éric trouvait la promenade relaxante. Ted et Caroline se bécotaient à l'arrière tandis que Mina se collait après lui.

Il déchantait rapidement. À un détour, la police mit les sirènes et se lança à leur poursuite. Surpris, le premier réflexe d'Éric fut de s'arrêter. Cependant, Caroline lui apprit qu'elle avait volé la voiture en début de soirée. « Pour le trip. Le feeling. » assura-t-elle. Tous lui hurlèrent d'appuyer sur le champignon.

Ce qu'il fit car, même s'il était furieux contre ses amis, il ne tenait pas à se faire arrêter par la police. Des plans pour que son père le laisse moisir en prison le restant de ses jours. En pensant à lui, Éric eut un pincement au cœur.

Il accéléra donc. Comme il pleuvait, la route était glissante et il dérapa dans un virage à quatre-vingt-dix degré. Éric, chanceux, réussit à se rattraper à temps mais pas la voiture de police qui lui collait au derrière. Elle percuta un arbre de plein fouet et prit en feu. Voyant cela, Éric freina en catastrophe et recula. Les policiers étaient toujours à l'intérieur, immobiles. Il avait beau vouloir leur échapper, il ne pouvait pas les laisser brûler vif! Sans hésiter, il se précipita vers la voiture en feu, réussit à ouvrir la portière côté conducteur et aida l'homme qui se débattait lentement avec sa ceinture de sécurité. Il le sortit en toussant et le déposa contre un arbre avant d'aller porter secours au passager. Ce dernier était inconscient. Éric le détacha, l'extirpa du véhicule et le contourna. Le premier policier, qui avait eu le temps de reprendre ses esprits, vint lui donner un coup de main et, à deux, ils traînèrent l'inconscient jusqu'à l'arbre, de l'autre côté de la route. Éric, les yeux rougis par la fumée, toussait maintenant à en perdre haleine. Ils eurent à peine le temps de s'asseoir que la voiture explosa. C'est ce moment que choisirent les autres policiers pour arriver. Ils constatèrent avec soulagement que leurs collègues étaient sains et saufs. Après avoir entendu un court résumé des événements, ils félicitèrent le jeune homme pour son initiative avant de lui demander où il avait laissé la voiture. Éric se retourna alors vers la route et constata avec stupeur que les trois autres l'avaient abandonné à son sort. En colère, mais surtout profondément blessé par le comportement de ses amis, il s'excusa auprès des policiers pour sa conduite irresponsable et affirma qu'il ignorait que la voiture était volée lorsqu'il était monté à bord. La suite prouva qu'il disait la vérité.

Pendant le sauvetage, Ted, voyant qu'Éric ne revenait pas, décida de prendre les choses en main. En l'attendant, ils avaient allumé un joint. Ted, joint à la main, prit le volant en entendant d'autres sirènes approcher. Ils se sauvèrent, tous phares éteints, sur la route boisée, par une nuit sans lune. Autrement dit, ils n'avaient aucune chance. Ils prirent le clos. En passant pour aller sur les lieux de l'accident, une auto patrouille les remarqua. Comme ils ne semblaient pas blessés mais étaient complètement défoncés, ils se firent arrêter et amener au poste.

Éric fut amené à l'hôpital avec les policiers qui le considéraient maintenant comme un héros car il avait réellement sauvé la vie des deux hommes. Il se sentait mal à l'aise dans tout ça. S'il n'avait pas essayé de fuir, les policiers n'auraient pas été blessés. Ils le rassurèrent. Cela aurait pu arriver à la poursuite de n'importe qui et il avait eu le courage de venir les aider, tout en sachant fort bien qu'il allait avoir de sérieux ennuis après. Car personne ne pouvait passer sous silence le fait qu'il conduisait une voiture volée et qu'il avait tenté de fuir à l'approche de la police. Par contre, ils pouvaient alléger les charges car ses trois comparses avouèrent, encore trop dopés pour réfléchir, qu'ils avaient oublié de dire à Éric que la voiture avait été volée et que c'était eux qui l'avaient poussé à prendre la fuite car il n'y tenait pas vraiment.

Son père, bien entendu, finit par apprendre la nouvelle. Contrairement à ce qu'Éric aurait pu penser, il vint le voir et paya sa caution. Il le serra ensuite dans ses bras. Éric, stupéfait, prit un moment à réaliser ce qui se passait. Il s'excusa auprès de son père de tout ce qu'il avait pu dire et attendit. Sermon ou non? Finalement, son père se décida pour les félicitations et passa sous silence leur dernière rencontre. Évidemment, il faudrait en reparler un jour mais ils n'étaient pas pressés. Ils ne souhaitaient pas se disputer encore un fois... pas aujourd'hui.

Annie Drouin

D'LA VIE! D'LA VIE!

Assis sur le banc de bois près du lilas, je lis le roman « *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* ». Mon oreille est charmée par les sons mélodieux du rouge-gorge en quête de nourriture. Soucieux de délimiter son territoire, il semble dire : « Ne venez pas me déranger, cet espace m'est réservé pour nourrir mes petits.

Je lève les yeux, il est là, fier, la poitrine orangée, la tête droite comme un périscope. Je n'ose bouger les paupières, il est si près de moi. Sur le gazon, regardant droit devant lui, il chasse. Il tourne la tête à 90 degrés, pique son bec au centre de sa proie, un ver bien en santé. L'oiseau le mordille pour le porter à ses petits, nichés douillettement dans le cèdre et si bien dissimulés.

Le soleil est de plomb. Adossé aux fougères fraîches de la plate-bande, je me laisse envahir par l'ombre chaude de l'érable, bercer par le frou-frou de ses feuilles et apaiser par le ruissellement de l'eau de la fontaine. Puis, le chant d'un chardonneret se fait impératif. Cet oiseau au plumage jaune tendre vient chercher à son tour mon attention. Il est là sur le bord du petit bassin, jetant un coup d'œil à gauche puis à droite pour se sécuriser, bascule son corps pour tremper son bec et renvoie sa tête en arrière pour se désaltérer. À peine fini, ce serin s'envole vers la mangeoire du pommier et dévore, tête en bas, les graines de chardon. Quelques battements d'ailes lui suffisent pour gagner le plant de vigne et se perdre dans le feuillage vert.

Le chant strident de la cigale éveille ma conscience et me fait penser à l'expression d'Horace, *Carpe diem*. Étreindre ces moments d'ivresse de la nature et les emprisonner, ils sont si fugaces. Je voudrais m'approprier cette cigale porteuse d'été. J'ai beau scruter le potager, je ne l'aperçois pas. Que des papillons blancs! Ils voltigent comme ouate au vent, font des entrechats, errent, légers, dans tous les sens et se posent trop rarement. Juste pour pondre leurs œufs sur les choux dodus qui leur sourient.

Le chant paisible du rouge-gorge me convainc de fermer mon roman une fois pour toutes et de boire la nature gorgée de soleil. Les senteurs des herbes et les parfums des fleurs caressent mes narines. Douce quiétude!

Ce bel oiseau vigoureux est encore là, il trotte et court sur le toit de la remise tout en conversant avec son partenaire. Il semble dire : « D'la vie! D'la vie! ». Très tôt le matin, je l'entends, il est le premier à briser le silence de la nuit, invitant à mordre dans la vie. Et, s'il pleut, son chant devient alors plus doux à l'oreille.

Michel Jacques

CONDAMNÉ

SCÉNARIO

Durant la seconde moitié du XVIII^e siècle, en 1763, au large du Brésil, un majestueux trois-mâts fait voile vers le nord-est. L'Atlantique est bien grand pour ces marins, ces proscrits, surtout en cette période hostile. Malgré tout, ils ont foi en Lord William, leur capitaine animé par cette détermination qui caractérise le désir de vengeance chez les hommes d'ambition. De quoi aurait-il peur; lui qui a bravé la mort, lui, l'exilé? De plus, Jacob, ce sombre personnage qui se tient à ses côtés garde l'œil ouvert. De ce dernier, on ne connaît rien sinon que son passé est aussi sombre que son Angleterre natale. Supporté par ces hommes qui l'aiment, William ne craint rien et il poursuit son idée fixe : Pombal paiera.

Il s'agit d'un récit historique, se déroulant durant l'une des nombreuses guerres opposant le Portugal à l'Espagne, l'Angleterre à la France. L'histoire est rapportée dans le journal de Lord William lui-même.

Note : les chiffres en exposant réfèrent à la fin du texte.

« En vieillissant, on s'aperçoit que
la vengeance est encore
la forme la plus sûre de la justice. »
Henri Becque, cité par Louis Jovet,
Réflexions du comédien, p. 88.

PROLOGUE

28 juin 1762

Si j'avais les ailes d'un ange, je ne resterais pas ici. On ne me verrait pas affalé sur cette paillasse humide et je n'écrirais certainement pas dans ce pitoyable calepin. En fait, il n'existerait probablement pas. Pourtant, ici, je m'y agrippe de toutes mes forces pour ne pas sombrer dans la folie. Si seulement on me donnait une chance, une toute petite. Sortir. Prendre l'air. Je ne crois pas mériter ni ces chaînes ni ces pierres. Pourquoi m'a-t-on reclus ici? Qu'ai-je fait de si mal que l'on veuille m'éloigner à tout prix?

Enfin, aujourd'hui, je n'écris pas pour me plaindre comme je l'ai fait jusqu'ici. En ce jour, il se déroula quelque chose d'étrange. La journée commença ainsi qu'à l'habitude. Vers midi, cependant, une certaine tension se fit sentir parmi les gardiens. Cette effervescence dura jusqu'au dîner, alors, le calme reprit ses droits. Seulement, dès que le soleil fut couché, un chien (ou un loup...) hurla juste sous ma fenêtre. Je m'approchais de l'embrasure quand le surveillant entra en trombe dans ma cellule et se précipita pour refermer les volets. Il se lisait une telle expression de frayeur dans ses yeux que cela m'alarma. De plus, il me dévisageait, partagé entre la crainte et la haine. Mais voici que je dois m'interrompre; voilà justement mon geôlier qui arrive...

4 septembre 1763

Nous y voici. Après tant d'impatience, tant de colère... enfin! Plusieurs mois se sont écoulés depuis la dernière fois où j'ai pris ce calepin. Il est temps : je tiens à écrire tout ce qui s'est passé, car Dieu seul sait si je pourrai encore le relater au lever du jour.

Cette nuit-là, cette nuit où le loup avait hurlé, fut la plus importante de mon existence; le point de départ pour ma vengeance. Vers minuit, je m'éveillai en sursaut. La chandelle que j'avais laissée allumée était éteinte. Pourtant, les volets de la fenêtre étaient toujours clos. Dans le silence oppressant, je ne percevais que mon souffle saccadé. Le sang tambourinait contre mes tympanes par fortes pulsations; je n'étais pas seul! Je remarquai alors la longue silhouette encapuchonnée. Étonnamment, mes muscles aux aguets se détendirent; je ne le connaissais pas, néanmoins, sa présence me reconfortait. L'ombre ouvrit les volets qui grincèrent, dévoilant une lune ronde, rouge. Comment était-il entré? Je ne le saurai probablement jamais : il ne me le dira pas.

Silencieusement, j'enjambai l'embrasure de la lucarne. Il me suivit. Nous nous éloignâmes en courant, loin de la bâtisse de plâtre usé.

Le lendemain, je lui demandai son nom. Il eut un rictus malicieux et me répondit de sa voix mielleuse : « Vous pouvez m'appeler Jacob, my Lord *¹. » Ce fut comme si je revenais à la vie, on ne m'avait pas nommé ainsi depuis six ans! Ainsi, j'existais encore...

Avec les jours, j'appris à connaître un peu mon compagnon; comment il était, du moins, car de ce qu'il avait été, personne ne sut jamais rien. Nous devions offrir un spectacle amusant ou inquiétant : lui, émacié, vêtu tout de noir, d'une pâleur mortelle sous sa cape et moi, un peu plus robuste bien que creusé par la faim, flottant dans ce qui furent jadis des vêtements nobles. Progressivement, la vie semblait se souvenir de moi; je retrouvais ma force physique, redécouvrais mon caractère, ma détermination, ma fierté... Jacob, lui, restait coi. Lors des rares fois où l'une de mes questions devait le tirer de son mutisme, je remarquai dans ses paroles et son ton la même haine qui guidait mes pas. Autant, chez moi, elle ne faisait qu'attiser ma fougue, autant, chez lui, elle laissait couvrir une violence telle que je n'en avais jamais vue. Dans ses yeux noirs, je voyais brûler une flamme cruelle, sanguinaire...

L'été passa, les jours se firent plus doux; nous approchions de l'océan. Un soir, finalement, adossés au mur de stuc ocre d'une taverne, nous entendîmes héler les matelots d'un bateau qui jetait l'ancre. D'un bond, mon comparse grimpa sur le toit de tuiles rouges et me tendit sa main glacée pour m'aider à monter. Observant les voiles blanches, je vis se dessiner, sur ses lèvres grises, comme un sourire...

Le lendemain, avant l'aube, Jacob me secoua légèrement : « Réveillez-vous, my Lord. » En près de six ans, je n'avais pas connu une nuit reposante. Celle-là, j'ignore pourquoi, avait été merveilleusement paisible et mon corps tout entier se refusait à la quitter. « My Lord... » Impatiemment, il me bouscula. « William! » me cria-t-il soudainement. C'en était fait de mon doux sommeil. Brusquement, il me saisit le bras et me poussa derrière des barils qui sentaient la poudre à canon. Il ne fallut que quelques secondes avant que je visse arriver des soldats en uniforme. Ils s'attardèrent un peu puis passèrent leur chemin. Mon compagnon soupira.

« La prochaine fois, me réprimanda-t-il, il est hors de question de somnoler! Si je n'avais pas été là, ils vous auraient trouvé!

- Et qu'aurais-je risqué? lui répondis-je sur le même ton, la prison? »

Il sourit et me tendit un papier : une condamnation à mort, échéant le 29 juin 1762. C'était moi que l'on condamnait! La missive était signée de la main de Sebastião José de Carvalho, marquis de Pombal, premier ministre du roi²; celui-là même qui m'avait fait enfermer naguère.

« Il a profité de la guerre, m'expliqua Jacob. Il a réussi à convaincre le roi que vous aviez établi des contacts avec la France et monté un complot pour le faire assassiner...

- Mais c'est parfaitement faux!
- Je le sais bien –et Pombal aussi d'ailleurs. Il ne s'agissait que de vous éliminer... »

Je savais qu'il disait vrai, pourtant je refusais d'y croire. Des yeux, il me désigna le bateau devant lequel nous étions toujours cachés. « Vous connaissez la mer, moi, je connais la guerre... Pombal s'est lancé dans le conflit... » Il n'en fallait pas plus pour me décider. Six jours plus tard, j'avais déniché un équipage et réquisitionné, illégalement, le navire en question. Nous étions déjà sur les flots. Sur terre, j'étais un simple criminel, un exilé, un condamné; sur mer, j'étais un pirate.

Un mois agité fila. Un mois de pillage et de meurtres. Jacob jubilait. Moi, je ne savais trop quoi en penser. La bataille me grisait, j'étais parcouru d'une énergie destructrice et vindicative. Mais le soir, les remords me submergeaient comme les vagues qui me berçaient, m'engloutissaient, me laissaient pour mort, noyé sur la berge. J'avais été le noble fils d'un seigneur anglais, invité au Portugal pour alliance; un homme m'avait détruit, m'avait ruiné. Je n'étais plus qu'un monstre.

Il y a un peu plus d'une semaine, las de ces crimes, nous croisâmes un pavillon français. Une idée germa dans notre esprit. Jacob fit armer les canons, je plaçai le navire en position d'attaque. Après dix minutes, il ne restait plus rien du trois-mâts franc. Nous venions d'entrer en guerre, corsaires, arborant fièrement l'écu de gueules et d'argent, ses sept châteaux d'or et ses cinq écussons d'azur³.

Il y a une heure, l'homme de vigie cria : « Navire à l'horizon! Pavillon portugais! » Il y eut une pause. « Je vois les armes de Pombal! » Mon sauveur se tourna vers moi. La flamme dans ses yeux brillait ardemment : « Il est à bord... »

5 septembre 1763, l'aube

J'avais aussitôt fait abattre le pavillon noir. Une vague d'incrédulité parcourut les hommes. « Quoi? On n'attaquerait pas? »

Mon compagnon me dévisagea quelques secondes puis il me dit sur un ton monocorde qui laissait transparaître une certaine irritation : « Vous désirez lui donner une longueur d'avance, je suppose. Ou, alors, c'est que vous avez renoncé. À moins que vous ne soyez pris de folie! » Il marqua une pause. Ses lèvres se pincèrent, ce qui les rendit plus pâles encore qu'à l'habitude. Ses iris de plomb se figèrent sur moi, pétrifiants. Une pointe de colère fit vibrer sa voix :

- Ayez la bonté de m'éclairer, my Lord... je ne vous suis plus...
- Comme tu es impatient, lui répondis-je avec un clin d'œil, ne crois-tu pas que notre ami se serait inquiété à la vue du Jolly Roger⁴?

Ses traits s'apaisèrent. Il m'adressa un sourire entendu, dévoilant des dents blanches, coupantes. Il s'éloigna vers la proue et se laissa choir, adossé à la rambarde. Moi, je commençai à crier des ordres afin qu'on rattrape notre butin.

Je me demande seulement comment je peux écrire si paisiblement maintenant. Je ne suis pas dans ma cabine; je suis sur le pont, affalé dans un enchevêtrement de cordages. C'est le seul endroit que j'aie trouvé où m'asseoir. La pluie tombe, abondamment, se mélangeant au sang et à la suie. Comme si on voulait effacer les traces du massacre. C'est une eau rouge qui s'écoule, en rigoles rapides, des cadavres éparpillés tout autour. Enfin, je m'é gare. Tout ce qui s'est passé doit être noté.

Après quelques minutes, nous rattrapâmes le navire de Pombal. Il s'était laissé approcher sans crainte vu notre drapeau portugais. C'est à ce moment que je fis hisser nos véritables couleurs. La tension montait. La hâte des hommes était tangible, la mienne aussi. Les deux bateaux étaient à présent côte à côte. Un silence suffocant pesait : le calme avant la tempête. Malgré la nuit naissante, nous pouvions voir les visages de nos proies, fantomatiques sous la lueur d'argent de la pleine lune, à nouveau. Un cycle allait s'achever, enfin, la boucle serait bouclée. « Retenez vos tirs, ne souillez pas vos épées inutilement, ordonnais-je beaucoup plus posément que je ne m'en croyais capable. Trouvez Pombal... et ramenez-le-moi vivant. » Cela fut le signal. Les mèches furent allumées. Une clameur sauvage s'éleva. À l'abordage...

Je m'étais emparé d'une corde et j'atterris sur le navire ennemi avec d'autres de mes hommes. Pour la première fois en près de quatorze mois, j'étais séparé de Jacob. Je ne l'avais pas remarqué alors, ma soif de vengeance s'était ranimée et me dévorait comme un feu. Je n'étais qu'un brasier, un brasier ensanglanté.

Soudain, parmi tout ce chaos, je l'aperçus. Je perdis tout contrôle. C'est avec un hurlement de guerre que je me frayai un chemin jusqu'à lui.

Je ne sais toujours pas quoi penser de ce que j'ai fait alors. La bête qui s'agite au creux de moi reprendrait la chasse, mais pourtant, ma vengeance a été assouvie. Qu'est-ce que je raconte là? Bien sûr que non! Il m'a volé ma vie, il m'aurait fait tuer! Moi, j'aurais pu...

Dès que le cri eut quitté mes lèvres, il se retourna. J'ignore s'il me reconnut. Je ne crois pas, mais il avait compris que le duel qui marquerait sa bataille nous opposerait. J'espère qu'il en avait éprouvé une certaine crainte, mais, redevenant le soldat puissant qu'il avait probablement été, il n'en laissa rien paraître. Je ne retiens que son regard bleu, si humain en comparaison des onyx noirs de Jacob. J'arrive à me souvenir d'une mâchoire carrée, mise en valeur par ses cheveux coupés très courts, grisonnants; évidemment, il avait perdu sa belle perruque poudrée...

J'attaquai d'abord, il esquiva. J'enchaînai d'un coup d'estoc⁵, il le contra. Le choc des épées augmenta ma fureur; et il osait me freiner, le lâche! Je ne me souviens de rien qui ne soit flou; la colère m'aveuglait, je frappais avec toute la force que l'Enfer m'avait donnée. Pombal se défendait bien. Il était encore très souple, nul doute qu'il avait été redoutable dans ses plus jeunes années. J'avais la force, il avait l'expérience. Le combat dura plusieurs minutes. Nous nous retrouvâmes sur le taffrail⁶. Mon adversaire faiblissait, son épée n'avait plus la même vigueur. Je perdais beaucoup de sang, il m'avait infligé plusieurs coupures dont une profonde qui joignait mon épaule gauche et mon cœur et d'où le sang s'échappait rapidement.

Soudain, je fus empli d'une joie sordide et si violente : son épée avait volé dans les haubans⁷. Ça y est, je le tenais! Un éclat de peur dans ses pupilles m'indiqua qu'il m'avait enfin reconnu. Cependant, j'étais trop pressé d'en finir pour y prêter attention. Doucement, je fis tourner ma lame dans ma main et la piquai entre deux planches. L'exaltation était à son paroxysme, je respirais irrégulièrement, bruyamment. Je le dévorais des yeux, de longs frissons parcouraient mon échine, surnois et électrisants.

Avec toute la patience dont j'étais capable à ce moment, j'empoignai délicatement mon pistolet. Avec une lenteur calculée, je visai. Je vis son corps se tendre, il avala avec difficulté. Un muscle sur le côté de sa mâchoire se crispa, je devinai qu'il serrait les dents. Allez, qu'est-ce que tu attends? Tire, nom de Dieu! Tire et je n'aurai plus à endurer cette honte plus longtemps...

Mais moi, je savourais cet instant. J'aurais voulu le faire durer éternellement; sa vie ne tenait qu'à ma volonté, qu'à une insignifiante bille de plomb.

Mais toute bonne chose a une fin. Mon pouce appuya mollement sur le chien⁸. Clic! C'eut autant d'effet que la détonation. Ce son avait rempli pleinement le silence sourd qui semblait s'être créé autour de nous, comme une goutte d'encre dans l'eau qui se répand par fines volutes sombres jusqu'à ce que l'eau devienne impure. Il résonna longuement dans la brume océanique. Pour la première fois depuis que nous avons pris les flots, je sentais l'humidité qui m'encerclait, collant mes cheveux fauves sur mon front et ma gorge. De minuscules gouttelettes taquinaient ma nuque, glissant subitement et s'imprégnant dans le col déchiré de ma chemise de lin. L'air salin se glissa à travers mes lèvres que je découvrais gercées. C'était froid. Cela courut, ou plutôt coula, dans ma gorge pour finalement s'engouffrer dans mes poumons. Je revivais, je retrouvais des besoins, je redevais humain.

J'étirai le bras, visai à nouveau. J'appuyai sur la détente. Je redevais humain. Immobile, il était acculé à la rambarde. Sa vie ne tenait qu'à ma volonté. Allez, qu'est-ce que tu attends? Tire, nom de Dieu! Tire et je n'aurai plus à endurer cette honte plus longtemps... Qu'à une insignifiante bille de plomb. Sa honte, sa peur; mon humanisme...

Ses yeux prirent une taille démesurée. Sa bouche s'entrouvrit, il en exhala un long souffle. Un éclat de bois vola de la rambarde pour écorcher sa joue gauche. Ma balle avait frappé la rampe.

Avec le recul, je ne regrette rien. Il m'avait volé six ans de ma vie; je lui ai pris les années qu'il lui restait. Il m'aurait fait tuer; j'aurais pu le tuer. Je ressortais tout de même vainqueur : il avait perdu son honneur et sa dignité. J'étais plus fort que lui : je l'avais épargné... À lui le loisir de s'imaginer que je le poursuivrais toute sa vie. Ma vengeance peut se considérer satisfaite et tant mieux s'il se torture.

J'ai cherché Jacob sans le trouver. Il s'est envolé avec ma vengeance : je sais que je ne le verrai plus...

Myriam Labbé

ANNEXES

¹ *L'appellation my lord a toujours eu plusieurs significations mais elle traduit toujours l'aspect de supériorité féodale. On utilisait ce terme pour s'adresser aux princes ou aux barons (des nobles qui tenaient leur rang directement du roi). Il pouvait aussi être utilisé pour les vicomtes, comtes et marquis, mais jamais pour les ducs. On avait l'habitude de nommer par le nom de famille sauf lorsqu'il s'agissait du fils. À ce moment, on utilisait le prénom. Aujourd'hui, c'est surtout une forme de politesse au même titre que Sire. Donc, on peut considérer que William est (était) un noble et qu'il était proche du roi, peut-être un peu trop...*

² *Sebastião José de Carvalho e Melo, comte d'Oeiras, marquis de Pombal (13 mai 1699-8 mai 1782) était un homme politique portugais. [...] Après des études à l'Université de Coïmbra, il servit dans l'armée puis épouse la fille du comte d'Arcos, ce qui lui ouvrit bien des portes. Il n'arriva donc que tard sur la scène politique, nommé ambassadeur à Londres en 1738, puis à Vienne en 1745. Il fait partie de la franc-maçonnerie portugaise.*

Ayant de grands projets pour son pays, il tente de négocier une paix européenne mais échoue. Le roi Jean V n'appréciait pas beaucoup Pombal et le rappela à Lisbonne, mais après la mort du roi, en 1750, c'est son fils qui devient roi sous le nom de Joseph Ier.

Ce dernier, à la différence de son père, appréciait le marquis et le nommera secrétaire d'état en 1755 puis comte d'Oeiras en 1759 et marquis de Pombal en 1770. [...] Pendant vingt ans il sera l'homme fort du pays, le roi Joseph Ier ayant une personnalité réservée. Il va redresser le pays économiquement et politiquement et lui faire rattraper son retard. [...] Il lutte également avec acharnement contre les Jésuites, semblant oublier que le Portugal est profondément ancré dans le catholicisme. Il va supprimer la vieille distinction entre anciens et nouveaux chrétiens en vigueur depuis plus de deux siècles. Il interdit l'esclavage en 1761. Il soumet l'Inquisition à l'autorité royale. D'une certaine manière, on peut dire qu'il prépare la laïcité du siècle suivant.

Il est aussi à l'origine d'une importante réforme de l'enseignement qui va permettre au pays de se doter des cadres et des administrateurs dignes d'un État moderne. Le but est là aussi de centraliser le pouvoir au détriment de la noblesse. Il développe l'université de Coïmbra. Il met en place un système de police moderne.

Ainsi les rancœurs à son égard s'accumulent, et lorsqu'en 1776 Joseph Ier quitte le pouvoir, sa fille Marie Ire met le vieux marquis à l'écart. Accusé de tous les maux, Pombal est jugé et démissionne. Il vit dès lors retiré et meurt en 1782. (Wikipédia, Sebastião José de Carvalho e Melo)

³ « [...] l'écu de gueules et d'argent, ses sept châteaux d'or et ses cinq écussons d'azur » L'écu était, au départ, le bouclier des chevaliers et il supportait leurs armes (les dessins sur le drapeau) Ce motif était nommé le blason. Lorsqu'on parle d'un pays, l'équivalent du blason familial est le drapeau.

En 1762, le drapeau portugais était blanc et n'y figurait que le blason royal. Comme ce blason avait gardé la forme d'un bouclier, on pouvait encore l'appeler écu. C'était le même drapeau depuis 1707 mais il allait changer en 1816, lorsque le fils de Marie 1^{re} monterait sur le trône.

L'expression de gueules et d'argent fait référence à sa couleur. En héraldisme, gueules signifie rouge, argent signifie blanc et azur signifie bleu. Bien sûr, la description de ces armoiries a été très simplifiée pour faciliter la lecture.



⁴ Jolly Roger est le sobriquet des drapeaux pirates (puisqu'il en existe plusieurs modèles) qui lui confère une personnalité. Une des hypothèses sur l'étymologie du nom est qu'il serait un dérivé du français joli rouge qui daterait de l'époque élisabéthaine. À cette époque, les bandits, mendiants et autres gens de petite classe utilisaient déjà, dans le jargon, le mot roger pour faire croire qu'ils avaient de la scolarité et qu'ils parlaient français. Roger était donc une déformation de rouge. Il faut aussi savoir qu'au XVI^e siècle, les drapeaux pirates étaient souvent rouge sang.

Selon une autre hypothèse, le mot serait purement anglais. En effet, jolly signifie, encore aujourd'hui, joyeux ou amusé. Ce qui ferait allusion au sourire formé par la mâchoire de la tête de mort. Roger viendrait alors du surnom que l'on donnait au Diable : Old Roger.

Bref, qu'on fasse allusion à la beauté du rouge sang ou à l'enthousiasme du Diable, on peut voir dans ce surnom, que les pirates donnaient affectueusement à leur drapeau, une ironie sanglante.

⁵ Un coup d'estoc est un coup porté avec la pointe de l'épée. C'est un mouvement moins naturel (donc légèrement plus difficile) mais il est nettement plus dangereux que le coup de taille (avec le tranchant de la lame). Le coup arrivant de face, il est plus ardu à freiner et serait mortel s'il ne l'était pas puisqu'il peut aisément transpercer jusqu'aux organes vitaux.

⁶ Le taffrail ou tafferel est la partie plane la plus élevée à la poupe d'un navire recouvrant les poutres de construction de la coque afin de maximiser l'espace.

⁷ Les haubans sont les câbles qui descendent du haut d'un des mâts du navire à chacun des côtés du navire afin de tenir le mât en place.

⁸ Couramment, le chien (ou gâchette selon la sorte d'arme à feu) est la pièce métallique qui vient mettre le feu aux poudres dans les armes anciennes à la suite d'un choc provoqué par la rencontre avec le silex. Il doit préalablement être reculé pour qu'en appuyant sur la détente, le coup parte. Pour tirer un coup de fusil on doit donc déplacer le chien en position arrière avec le pouce et appuyer sur la détente avec l'index habituellement.

CLAP!

AH! NON! Le bruit métallique du loquet à ressort de la porte de ma cachette venait de retentir dans mes oreilles. Avant de me dresser sur mes jambes et de la marteler, j'eus le temps d'entendre mon agresseur se pousser à pas feutrés.

Le tambourinage de mes petits poings sur les madriers bien cordés et mes cris aigus n'eurent point de résultats. L'espace trop restreint ne me permettait pas de me projeter dans un élan sur l'obstacle. De toute façon, mes épaules étaient trop frêles pour tenter pareille manœuvre.

Bref! J'étais bel et bien prisonnière derrière la porte. Et derrière cette porte, il y avait moi et rien et toute la noirceur en même temps. La noirceur et les idées noires d'un enfant débordant déjà d'imagination, et qui devant l'impasse se recroquevilla au pas de la porte en tentant de s'écarter de la froideur du plancher. Mais plus je m'en approchais, plus je pouvais percevoir le filet de lumière qui se faufilait dans le jour.

Je finis par me blottir par terre. Mon oreille appuyée au sol pouvait entendre le va-et-vient d'un moteur. À son diapason et dans la tiédeur des larmes que désespérément je ne cessais de verser, je finis par m'endormir.

Je ne saurais dire combien de temps ce répit a duré. Il fût soudainement interrompu. Un petit bout de patte poilue venait de me caresser la joue. Mon cœur se remplit de joie. C'était ma petite chatte. M'ayant reconnu, elle se mit à ronronner. Cette douce musique me fit oublier l'endroit où je m'étais retrouvée.

Alors que du bout du doigt je flattais la patte qui ne cherchait qu'à jouer, un autre bruit familier attira mon attention. Celui d'un pas ferme qui montait l'escalier.

Avant que je n'ait eu le temps de réagir, la porte s'ouvrit enfin. Aveuglée par la vague de lumière rosée dégagée par le plafonnier rustique style ramasse moustiques de ma chambre, je sentis les bras musclés et chauds de ma mère qui pétrit la pâte chaque semaine que Dieu amène, me blottir contre elle.

Pendant que je profite de cet instant privilégié, je perçois par derrière le sourire narquois de mon frère.

Accidentel ou machiavélique? Je ne me suis plus jamais cachée dans ma garde-robe après cet évènement.

Quarante plus tard, en mémoire du passé, j'ai installé le même type de loquet sur la porte de mon garde-manger.

Et je ne peux m'empêcher de sourire quand mon frère prend encore un malin plaisir à me taquiner ou quand j'entends le CLAP!

Guylène Couette

Le 26 décembre 2008

ALEXANDRE ET CASSIOPÉE

Alexandre et Cassiopée ont vingt-cinq ans et sont jumeaux. Alexandre est un scientifique qui ne vit que pour ses inventions. Il est constamment mobilisé par la mise au point d'un dernier prototype. Cassiopée, quant à elle, est ballerine et parcourt la planète de tournées en tournées; elle a un sourire d'ange et dans le noir de ses yeux on peut deviner les mille et un secrets de son âme.

Vingt-trois heures un soir, Alexandre travaille dans son appartement-laboratoire. On frappe à la porte, premier réflexe : ne pas ouvrir, malgré cela quelque chose le pousse à le faire. À partir d'un écran en circuit fermé et d'un système électronique, Alexandre ouvre : c'est Cassiopée sa sœur qu'il n'a pas vue depuis quelques mois. Il l'invite à monter, elle n'est pas dans son état normal. Alexandre s'approche, elle lui fait comprendre de ne pas la toucher. Elle ne parle pas, Alexandre tente de meubler la conversation comme il le peut, il lui parle de ses travaux en cours. Il sent bien que quelque chose ne va pas. Après un moment, Cassiopée parvient à lui dire: « Alexandre, j'ai besoin de toi, viens vite, je ne sais pas combien de temps je pourrai tenir. »

Sans perdre une seconde, Alexandre ramasse ses choses et rejoint Cassiopée qui est déjà dans l'escalier. Une minute plus tard elle a pris place dans la voiture de son frère. Il fait nuit, il a plu, les rues sont désertes, les lumières n'en finissent plus de baver. Cassiopée, de plus en plus mal, indique à la dernière seconde la direction à prendre. L'automobile d'Alexandre dérape et zigzague. À la grande surprise de ce dernier, Cassiopée lui indique l'entrée de l'urgence de l'hôpital. Alexandre a à peine le temps d'immobiliser son véhicule devant l'entrée que Cassiopée en descend. Il a toujours trois pas de retard sur elle. La responsable de l'accueil tente de retenir Alexandre, il parvient à s'en défaire, Cassiopée est déjà rendue au bout du corridor. Alexandre court, c'est à peine s'il parvient à ne pas la perdre de vue. Il monte les escaliers quatre à quatre. Il se retrouve dans un corridor désert. Tout à coup il s'arrête net devant une porte. Il entre, regarde partout, il pense que Cassiopée est cachée quelque part, il ne la trouve pas. Un infirmier arrive et interpelle Alexandre. Au moment où l'homme demande de l'aide, Alexandre reconnaît Cassiopée couchée sur le lit, branchée à plusieurs appareils.

Deux hommes arrivent et s'emparent d'Alexandre. Heureusement pour lui, la spécialiste qui traite Cassiopée arrive également. Quand elle comprend qu'Alexandre connaît sa patiente, elle invite les infirmiers à les laisser.

La neurologue questionne Alexandre et lui apprend du coup que Cassiopée est entre la vie et la mort depuis trois jours. Elle était à bord d'un taxi au moment d'un accident et n'avait aucun papier d'identité sur elle.

Pendant que le docteur Quigley brosse un bilan de l'état de Cassiopée: ecchymoses, fractures, commotion... Alexandre s'exclame : « Cassiopée, comment est-ce Dieu possible ». Au même moment l'électroencéphalogramme enregistre un pic d'activité. Étonnement! La neurologue demande à Alexandre de répéter sa phrase. Il n'arrive pas à avoir la même intensité dans la voix. La spécialiste lui avoue qu'il y a une demi-heure elle croyait que Cassiopée allait mourir, tellement ses signes vitaux étaient faibles. Alexandre se demande ce qu'il peut faire. Il fait des propositions qui semblent absurdes à la spécialiste; pourtant, à quelques reprises, quand il s'adresse avec conviction à Cassiopée, celle-ci réagit.

Après beaucoup d'insistance, Alexandre finit par convaincre le docteur Quigley de les brancher en parallèle sur l'électroencéphalogramme. Alexandre, étendu à côté de sa sœur, lui lance des messages, pas de réponse, puis tout à coup, un mot lui parvient : « Alex ». L'expérience se poursuit pendant plus d'une heure sans autre résultat. Alexandre propose de faire entendre de la musique à Cassiopée. On parvient à trouver un ipod dans un bureau. Aucun effet.

En désespoir de cause, Alexandre propose d'être branché à nouveau avec sa sœur jumelle, sauf que cette fois-ci il tentera de la rejoindre par le rêve. Il est quatre heures du matin, la spécialiste qui a déjà vu tant de choses impossibles accepte en se disant qu'il n'y a rien à perdre. Après une demi-heure d'efforts pour se calmer et trouver le sommeil, Alexandre parvient enfin à accéder au monde du rêve.

Il monte un long escalier sombre qui est suivi d'un corridor, une musique se précise, tout à coup une porte qui donne sur une arrière-scène s'ouvre. Oh surprise, Alexandre voit Cassiopée qui danse. Devant elle, un orchestre composé de musiciens qui portent tous des verres fumés. Plus loin, une foule en délire. Le spectacle finit dans une apothéose. Cassiopée est suspendue à trente centimètres du sol, en équilibre. Ensuite, elle salue, ramasse des gerbes de fleurs, lance des baisers à la volée à ses admirateurs.

Finalement, elle se dirige vers Alexandre à qui elle avoue danser dans cette salle magnifique depuis trois soirs. Elle demande à son frère de partir en tournée avec elle. Alexandre lui dit qu'il est venu la chercher parce qu'il est temps de rentrer. « La danse c'est toute ma vie, tu le sais, toi, pourtant ». La spécialiste, par écran cathodique interposé, suit les échanges entre Alexandre et Cassiopée.

Alexandre vient pour parler à Cassiopée de son accident, elle ne tolère même pas qu'il en prononce le mot. Un personnage inquiétant s'insinue derrière Cassiopée, c'est son imprésario. Alexandre le trouve dégoûtant. Il lui fait peur. Il a entre les mains un contrat à long terme qu'il veut faire signer à Cassiopée. Elle hésite. L'imprésario s'approche et devient menaçant, Alexandre prend Cassiopée pas la main et l'entraîne dans le corridor jusqu'à l'escalier par lequel il était arrivé. Ils courent pour échapper à l'imprésario.

Alexandre parvient à convaincre Cassiopée de revenir à la vie. Pour une seconde fois ils trouvent le courage, à deux, de venir au monde. Ils sont accueillis par quatre ou cinq visages masqués qui accompagnent la spécialiste. Ils ont tous bien vu de leurs yeux la main de Cassiopée rejoindre celle d'Alexandre et n'en reviennent tout simplement pas. Cassiopée ouvre les yeux et esquisse un sourire. Elle est sauvée.

Raymond Beaudet

UNE ODEUR DE RÉSINE

À peine les yeux entrouverts que j'entends vaguement au loin un bruit familier. Quelque part tournent déjà les mailles d'acier à un rythme cadencé. Ils doivent être deux à se relancer la tirade, à se cautionner de manière énergique. Deux vaillants défricheurs pas très loin s'activent dans une forêt ensommeillée et sereine, me dis-je!

Le bûcher m'attend, il m'interpelle. À peine arrivée à l'orée du bois, j'aperçois déjà les grands arbres élancés vers le ciel qui montent la garde. Ils semblent me faire signe dans la brume du petit matin. La première épinette est là, majestueuse, prête au sacrifice. Lentement, je tire sur la corde qui se tend. Un grondement connu retentit aussitôt, régulier, égal, presque lancinant. J'introduis lentement la lame de métal dans la chair offerte et minutieusement je découpe une encoche à l'oblique, suivie d'une entaille plus profonde à l'horizontale. L'épinette penche doucement du côté attendu. Traversé en son cœur, elle s'affale d'un seul coup, évitant les têtes avoisinantes. Le sang tambourine à mes tempes, l'enthousiasme est à son comble. Nerveuse, surexcitée, j'assiste à l'affaissement du géant!

De la fissure monte une odeur de résine qui se répand dans tout le boisé environnant. Bientôt c'est tout l'abattis qui embaume. Le soleil perce à l'horizon. Un calme étrange règne tout autour, le boisé attend le prochain sacrifié. Je regarde devant moi le mastodonte effondré, me déplaçant graduellement vers la base exposée. Une à une, je sectionne les branches encore humides de rosée, prenant bien soin de les raser près du tronc. Les épines lustrées s'écartent et se rangent de chaque côté.

Il s'agit maintenant de débiter le colosse de manière réfléchie, soit en tronçons de quatre pieds bien mesurés. Un bois blanc laiteux apparaît sous chaque tranche, elle se dorera un peu plus, au fil des heures, les ardents rayons du soleil pénétrant de plus en plus la clairière dénudée.

Le petit creux s'est installé, il persiste, il s'acharne même! Ce qu'il est bon le banal sandwich au poulet! Il apporte bienveillance et réconfort à l'estomac dans les talons. Il apaise le frisson, rétablit les sucres et déploie la chaleur bienveillante aux membres endoloris.

De nouveau sur le qui-vive, du travail à finir! Graduellement, la corde monte, s'étend, s'alourdit. Les muscles se gonflent aussi, et la fatigue s'amplifie, mais la satisfaction les domine. Il presse de rentrer, l'heure de l'apéro bien mérité est venue!

Denise Riendeau

SUR LE CHEMIN DE L'ÉCOLE

Pendant six ans, je fréquentai l'école primaire du rang Saint-Pierre à Saint-Isidore. Nous demeurions à plus de deux kilomètres de l'école. Nous voyagions à pied matin et soir. Mais quand février arrivait avec sa poudrière, papa attelait la grise à une longue « sleigh » à patins. Nous nous installions, assis sur une épaisse peau de carriole, serrés les uns contre les autres. Plusieurs de nos amis profitaient aussi de ce transport.

Cette année-là, février avait été particulièrement neigeux. La route se laissait deviner par une suite de balises, elle s'étirait au gré des creux et des bosses dessinés par le vent. Le « snowmobile » passait le dimanche pour le rendez-vous hebdomadaire à l'église du village; l'énorme carapace bleue de ce mastodonte tanguait sur la neige durcie telle une nef des mers perdue en pleine tempête; le vent du nordet nettoyait aussitôt la large traînée, seul signe de son passage. Mais quand nous reprenions le chemin de l'école, au début de la semaine, nous comptions toujours sur notre père pour nous y conduire.

Un jour, la route nous joua un vilain tour. Le froid était mordant et le vent d'hiver soufflait une poudrière cinglante. Pour les enfants, ce n'était pas un temps à aller jouer dehors, mais pas question de manquer un jour d'école. Chaudement vêtus, nous sommes montés sur la « sleigh ». J'étais avec ma sœur Pierrette, mes cousines Diane et Danielle, ainsi que mes frères Roch et Yvon. Papa déploya sur nous une chaude couverture de laine. Le vent la collait sur nous, la moulant autour de nos têtes, curieuse cargaison qui multipliait les formes les plus bizarres.

La grise prit la route lentement. Papa la mena tout le long d'un tracé devenu cahoteux à cause de nombreuses lames de neige. Sous la couverture, les conversations allaient bon train. Mais voilà que pour mon père, cela devint de plus en plus difficile. Pour franchir un énorme banc de neige, il pressa plus fortement le cheval qui s'élança avec un bon coup de collier, nous faisant glisser à l'arrière du traîneau, échoués au beau milieu de la route, peau de carriole et couverture de laine comprises. Empilés les uns sur les autres, riant à qui mieux mieux, nous nous sommes débarrassés de la couverture. Mon grand frère cala sa tuque et remonta sa « crémone ». Il partit à la poursuite de l'attelage, de la neige jusqu'à mi-cuisse. Pendant ce temps, nous criions à tue-tête, le vent entortillant nos appels, les emportant avec lui pour les perdre à jamais. Finalement, mon père se rendit compte de la perte de sa charge. Il nous aperçut, embourbés, nous enfonçant dans la neige, tout en traînant les couvertures, minuscules gnomes au dos rond, chargés de notre précieux sac d'école et tout saupoudrés de neige.

Nous reprîmes enfin place dans le traîneau. Le reste du trajet fut moins mouvementé. Arrivée à l'école, je me dépêchai de rejoindre mes amies pour leur raconter notre mésaventure. J'oubliai vite le mauvais temps et la froidure. Ma journée commençait bien. J'aimais l'école. Je travaillai sérieusement toute la journée. N'empêche qu'au moment du retour à la maison, j'éprouvai un petit frisson de plaisir en voyant arriver mon père qui guidait la grise dans la cour de l'école.

Gisèle Allen

J'AURAIS VOULU ÊTRE UN HOMME...

Depuis quelque temps, il m'arrivait souvent de penser que j'aurais voulu être un homme, mais, je n'ai jamais osé le mettre sur papier. Aujourd'hui, après réflexion, je me lance, je le fais pour moi-même.

On constate que les hommes et les femmes se livrent souvent une lutte de pouvoir. Que l'on soit homme ou femme, il arrive toujours un moment où l'on en arrive à envier l'autre sexe. Pourquoi? Cette question m'amène à une réflexion personnelle et je dois admettre, sans pudeur, que parfois, **j'aurais voulu être un homme!**

Dès mon enfance, j'ai compris assez vite que je n'étais pas dans le bon *clan*. À ma naissance déjà, il y a de ça une soixantaine d'années, on espérait que je sois un garçon. Hélas! Quelle déception! Une fille venait de faire son apparition dans cette jeune famille rurale. Voyez-vous, un garçon, ça aurait été plus utile pour les travaux de la ferme. Toutefois, cinq autres filles devaient naître avant que le garçon tant attendu daigne enfin venir combler cette longue attente. Sachez que ça ne nous a pas empêchées, nous les faibles filles, de vaquer à toutes les tâches saisonnières que nécessitaient les travaux de la ferme. On faisait tout pour avoir droit à la reconnaissance de la part de nos parents, faisant les petits *gars* plus souvent qu'à notre tour. Pour avoir leur force physique qui nous aurait aidées à accomplir les travaux, **j'aurais voulu être un homme!**

En même temps, il fallait apprendre les premiers rudiments du rôle de la femme. Les tâches ménagères ne manquaient pas, le ménage, l'aide à la préparation des repas, la vaisselle, etc. Surtout, il fallait apprendre, par nécessité, à devenir de vraies petites mères en prenant soin de nos sœurs et frères qui se suivaient à un an près, et cela, jusqu'au compte de dix. J'ai compris très tôt que la femme était au service de l'homme et par surcroît être docile et résignée. L'homme était le chef de la maison, la femme, la soumise. Nous, les filles, étions éduquées à devenir « des servantes ». Le beau rôle, c'était l'homme qui l'avait. Combien de fois j'ai vu les hommes aller s'asseoir après les repas familiaux pour jaser alors que les femmes se ruaient sur la vaisselle et les chaudrons! Encore aujourd'hui, cette coutume a tendance à se poursuivre. J'ai toujours ressenti que cela était injuste! À cette époque, **j'aurais voulu parfois être un homme!**

Qu'on l'admette ou pas, je pense que si on peut échapper à notre culture, on reste profondément accroché à notre première éducation reçue. Durant mon enfance, des principes et des valeurs très religieuses m'ont été inculqués. Il y avait des choses qui se faisaient et d'autres pas, surtout pour les filles!

Quelle différence il y aurait eu pour notre famille d'avoir sept garçons et trois filles, au lieu de sept filles et trois garçons? Les filles auraient-elles moins travaillé à la ferme, auraient-elles été plus instruites?

À cette époque, les seuls garçons et filles qui étaient instruits sont ceux qui ont fait des prêtres et des religieux.

Dans les régions rurales, l'instruction, même pour les garçons, n'était pas très importante. Rendu, qu'ils savaient écrire et compter un peu, cela était suffisant pour prendre la relève sur la ferme.

Dans mon entourage, aucun garçon ne fut assez instruit pour travailler à des postes supérieurs, comme médecin, avocat, président de compagnie.

Chez nous, lorsque la troisième enfant de la famille était toute jeune encore, j'ai entendu mon père dire : « celle-là, ce sera ma p'tite religieuse ». C'était prestigieux d'avoir un prêtre ou une religieuse dans sa famille. Que n'a-t-on pas fait au nom de la religion? C'était du « ben bon monde! ». Hélas! Je ne pouvais pas être un prêtre, car, **je n'étais pas un homme!**

Suite à une remarque faite par une connaissance à un certain moment, j'ai pensé pouvoir répondre au désir de mon père, surtout que j'avais peur de ne pas être heureuse dans un mariage futur. M'ayant fait croire que j'avais la vocation, mon séjour en communauté fut une belle expérience mais j'ai vite compris que je n'avais pas la vocation. Sauf une de mes sœurs, nous les filles de la famille, nous n'avons pas eu la chance de nous faire instruire. Jamais, notre père n'aurait accepté que ses filles s'éloignent du toit familial. Il avait peur qu'elles deviennent de mauvaises filles, ainsi, il pouvait mieux nous contrôler. **J'aurais Voulu être un homme!**

Aujourd'hui, pour la plupart, elles sont devenues des femmes qui ne possèdent pas d'autonomie financière. Elles n'ont pas eu le loisir d'apprendre un métier qui leur aurait permis d'atteindre l'indépendance et la liberté de choisir leur vie. Est-il possible qu'un père possessif ait à ce point changé le destin de ses filles? Avec le recul du temps, je pense être entrée au couvent pour faire plaisir à mon père.

À l'époque de ma jeunesse, un événement qui pourrait sembler anodin m'a profondément marquée. Un soir d'été, je me suis fait reconduire après mon travail par un jeune homme jusqu'à la porte de la maison familiale. J'ai eu le malheur de bavarder quelques minutes en écoutant de la musique dans la voiture.

Avant d'entrer, mon père est entré dans une colère épouvantable en imaginant que le pire pouvait arriver, là, devant sa porte. Mes sœurs ont eu connaissance de cette colère, et à partir de ce jour-là, la révolte s'est installée en nous. Encore aujourd'hui à chaque fois que j'entends dire qu'une femme a été battue, violentée et même violée, ce sont mes tripes qui crient. Souvent je réalise que beaucoup de garçons semblent avoir tous les droits sur les femmes et tout connaître sur la sexualité. Quelle injustice! À cette époque je me suis sentie ignorante et marquée par une éducation empreinte de peur et de religion. En pensant à tout cela, une sourde colère monte en moi et inévitablement l'impuissance fait place à la colère. *Ce soir-là, si j'avais été un homme j'aurais « sûrement réagi ».* **Que j'aurais donc voulu être un homme!**

À ce moment-là, je recherchais l'amour et désirais fonder un foyer. Mon vœu a été exaucé. Après mon mariage, comme c'était la coutume, si j'avais été un homme, j'aurais eu la possibilité de prendre la relève de mon père sur la ferme. Comme j'étais seulement une femme, la ferme est passée sous mon nez.

Que de fois, j'aurais voulu être un homme!

Parfois à certains moments, le désespoir me replongeait au creux de la vague et je m'interrogeais sur le but de ma vie. Mon éducation ne m'avait pas préparée à prendre des initiatives et des décisions; on m'avait appris à devenir une servante soumise. Ayant atteint la quarantaine, vers les années 1990, tout comme ma sœur, pour me valoriser, je me suis donnée la possibilité d'aller étudier afin d'avoir un métier et une autonomie financière. Après que mes enfants eurent quitté le nid familial, j'ai dû m'ouvrir à autre chose et j'ai fait des études pour avoir un certificat afin de travailler comme préposée aux bénéficiaires. Ce fut très ardu, il m'a fallu me battre pour apprendre et me secouer pour me prendre en main. Avec les années, j'ai fini par développer cette autonomie tant désirée. Je comblais en partie mon désir d'être **égale à un homme**.

J'ai suivi des cours qui m'ont apporté beaucoup sur le plan personnel. Je me suis impliquée dans des associations qui m'ont permis d'évoluer et de me valoriser. J'ai évalué mes forces et mes faiblesses. J'ai pris conscience de mon potentiel et de mes besoins. Par contre, je me suis rendue compte que si l'on change, ça déstabilise les autres; ils ne te reconnaissent plus et ça les dérange... Souvent, je me suis heurtée à des remarques de la part des gens me disant que j'étais agressive! J'ai constaté, à maintes reprises, que si l'on dit d'un homme qu'il est agressif, on le flatte et on le compliment, car on remarque chez lui sa force de caractère et sa détermination. Par contre, si cette observation s'adresse à une femme, la connotation et la signification prennent alors un tout autre sens.

On insinue plutôt qu'elle a mauvais caractère, qu'elle n'est pas correcte et qu'elle doit sûrement être difficile à vivre. Pour avoir droit aux mêmes qualités, **que j'aurais voulu être un homme!**

Dans le couple, il arrive souvent que l'épouse devienne un peu la mère de son mari. N'entendons-nous pas plusieurs hommes s'adresser à leur femme avec l'appellation « maman »? À l'époque, la femme forte voyait à tout. C'était l'image que j'ai gardée de ma mère. En 1960, après mon mariage, j'ai vécu dans la même pensée que cette dernière. Alors, j'ai tout contrôlé : paiement du loyer, faire les achats nécessaires à ma famille, faire des économies pour des temps plus durs. L'épuisement physique, moral et émotionnel a eu raison de la femme forte que je croyais être. Je me suis sentie de plus en plus dévalorisée et petit à petit je me suis laissée dominer. Comme tous les hommes du temps, l'important était qu'il soit le pourvoyeur et ait tous les droits. Oui, **que j'aurais voulu être un homme!**

Un jour, j'ai rencontré des personnes qui sans s'en rendre compte, m'ont aidée à voir clair dans ma vie et dans mon rêve enfoui. Une femme, en particulier, m'a appris à exprimer par l'écriture, ma frustration au sujet du rôle de l'homme dans la société. Je n'avais plus rien à perdre. Je l'ai fait aveuglément. Petit à petit, j'ai appris à m'affirmer et en même temps j'ai pris conscience que je ne pouvais plus continuer à laisser quelqu'un d'autre *empiéter* sur ma vie. J'ai pris conscience qu'entretenir une haine envers les hommes n'apporterait que ma destruction. J'ai opté pour le *pardon*, mais avant de comprendre et accepter le tempérament de certains hommes, le cheminement a été pénible et déchirant.

J'essais de me convaincre que je mérite d'être bien et mieux aimée. À force de lutter pour ma survie et défendre ma place comme femme, j'en arrive à porter un regard critique sur le rôle des femmes dans la société. Je constate bien des choses et je dois avouer que je me sens bien impuissante face à ce qui se passe. Je crois qu'à ce stade de ma vie, je ne me répète plus tellement **que je voudrais être un homme.**

Certaines situations de la vie quotidienne nous démontrent que le pouvoir appartient en grande majorité aux hommes. Qui dirige en politique? Qui dirige les milieux financiers? Qui dirige la vie municipale? Qui dirige le monde des affaires? Etc.

Serait-ce que notre culture ne favorise pas l'accès à l'éducation pour les filles et qu'on en valorise l'importance seulement pour les garçons? Serait-ce que les modèles des rôles féminins ne poussent pas les jeunes filles à vouloir accéder à des postes administratifs? Si certaines femmes ne s'impliquent pas, serait-ce parce qu'on ne leur a pas inculqué l'idée qu'elles pourraient le faire!

Leur place dans la société est-elle encore d'abord choisie en fonction de leur vie amoureuse ou du rôle féminin qui se veut avant tout maternel? Je connais des femmes qui ont sacrifié une carrière parce qu'elles ne pouvaient plus arriver à assumer la double tâche. Peut-on encore, en arriver à de telles conclusions en 2009? Hélas! Oui. On peut constater que le pouvoir ne se donne pas, il se prend!

En ce qui me concerne, j'ai appris à faire face à certaines frustrations, à accepter de me tromper et de ne pas vouloir être « parfaite » tout en gagnant une plus grande confiance en moi. Aujourd'hui, j'ai compris et je tente de vivre dans mon quotidien le fait que je n'ai pas à « sauver » les autres. Ils sont les seuls responsables de leur propre vie. Moi, j'ai bien assez de la mienne à vivre, sans vivre celle des autres.

Ma vie n'a pas été pire ni meilleure que celle de bien d'autres. Je ne veux pas me présenter comme une victime. Je pense m'être réconciliée avec mon corps de femme que j'aime aujourd'hui et je suis fière de ce que je suis devenue. Je crois aussi qu'on retrouve des gens forts dans les deux sexes. Toutefois, je continuerai à lever le ton à chaque fois que les hommes continueront à parler du sexe féminin comme d'une *chose* qui leur appartient de droit. Moi aussi, je crois que pour l'égalité il ne faut pas abuser des différences établies par les hiérarchies.

À mon avis, la cause des femmes est loin d'être gagnée et comme le disait Johanne Côté, humoriste, « Ça fait juste 59 ans que les femmes du Québec ont le droit de faire un X. Avant, on pouvait faire des tartes, des enfants, des confitures, mais pas de X ». Je pense de plus en plus, que la femme doit « oser » et faire entendre sa voix si elle se sent heurtée dans son identité. Je sais aussi que trop de femmes encore choisissent de se taire; elles restent muettes pour « acheter » la paix. Je dois admettre qu'il y a encore en moi une petite tendance à « vouloir le pouvoir de l'autre », mais maintenant je veux plutôt concentrer mon énergie à devenir solidaire de la cause des femmes. Avec le temps et la maturité, je crois être devenue une femme accomplie et en même temps un homme agressif. Adam et Ève sont réunis. Maintenant, ma priorité n'est plus « le désir d'être un homme ».

Mais de m'aimer comme je suis!

Louiselle Lagrange

LES ENFANTS BLESSÉS

Ils ont des silences
Qu'ils veulent qu'on devine
Ils ont des attentes
Que personne n'imagine
Les enfants blessés...
Le cœur plein de cicatrices
Bien dissimulées sous leur désinvolture
On les croit souvent pleins de vices
Et malheureusement, on les juge
Les enfants blessés...

Traversant en marge notre société
Ils font souvent couler bien des cancons!
Que nous sommes vite à marginaliser
Ceux qui appellent à l'aide pourtant...

Ils ont des espoirs nerveux
À demi noyés dans leurs yeux
Ils ont des rêves si beaux
Écrasés jusqu'à leurs os
Les enfants blessés...
La tête pleine de guerres
D'affrontements, de batailles
Dissimulés avec misère
Dans leur vie en pagaille
Les enfants blessés...

Vous les voyez tous les jours
Ils sont tout autour de nous
Nous n'entendons pas leur chant si lourd
Les espoirs, leurs rêves trop flous...
Ils sont à toutes les rues
Qui traversent votre cœur
Vous ne les remarquez pas plus
Que vous ne sentez leur peur...

Peut-être ne veut-on pas voir
Leur détresse tantôt dissimulée
Tantôt provocante à l'extrême...
Peut-être ne veut-on pas voir
Ce désespoir qui vient remuer
Nos propres peurs, nos problèmes...
Peut-être ne veut-on pas savoir
Que nous sommes aussi des éclopés
D'une enfance sans « Je t'aime »...

Nous avons tous des blessures, plus ou moins profondes, de notre enfance qui ont fait de nous des « adultes-enfants » sur bien des facettes de notre vie présente. Les peurs qui nous ont marqués dans notre enfance sont toujours aussi réelles et aussi terrifiantes tout au long de notre vie si nous ne nous décidons pas à leur faire face et les régler une fois pour toutes. Personne d'autre que nous ne pourra nous redonner la paix et l'espoir ainsi que toute la délivrance que par peur, on retient suite à des blessures d'enfance. Mais ce n'est pas toujours facile à faire. Plus la blessure est profonde, plus on l'a dissimulée dans une vie de fausseté et plus on a peur aussi de l'affronter. Alors, ça sera plus difficile à ébranler tout ce que l'on créé comme balises pour nous reconforter, pire, pour nous soutenir. Mais aussi combien plus grande sera la délivrance, plus grande sera la vie qu'on trouvera, plus grands seront les espoirs retrouvés. Plus grande sera la joie de se trouver. Et croyez-moi, cela vaut la peine de vivre pleinement tout le reste de notre vie, même si nos années qui auraient dû être les plus belles sont déjà passées.

En mai 2009, j'ai lancé un livre qui parle de tout cela. Il s'intitule « Moi, la guitare blessée ».

Colette Marcoux

PUBLICATIONS DES AUTEURS MARIVERAINS

2002 à 2009

Michel Jacques	➤ Mémoires d'été et d'automne	2002
	➤ Les mots se défilent	2005
Michel Desmarais et Marie Turmel	➤ Les mille murmures	2002
Ville de Sainte-Marie	➤ Un présent du passé	2003
Jean-Nicholas Vachon	➤ L'archipel des sorcières	2004
Marcel Marcoux et Réal Giguère	➤ Répertoire des décès et sépultures	2005
	➤ Répertoire des mariages	2006
Club mariverain de Généalogie	➤ Répertoires des naissances	2006
Fernande Jacques	➤ Ancêtres de Narcisse Jacques et ses descendants	2004
Salim Karsh	➤ Mémoires d'un beauceron venu d'ailleurs	2005
	➤ Salim se dévoile	2007
Emery Marcoux	➤ Le temps, l'espace et moi	2005
Raymond Beudet	➤ 29, rue des Remparts	2005
	➤ Dans un mois, dans un an	2008
Diane Faucher-Jacques	➤ Nous les Pierrette	2006
Claude et Diane Jacques	➤ Ancêtres et descendants d'Ernest Jacques	2006

Audrey Marceau	➤ Les Paladins de l'orage	2006
Katy Marceau	➤ La Prédiction de la voyante	2006
	➤ La nouvelle résolution des chats	2008
	➤ Baie le poulain sauvage	2008
Louiselle Lagrange	➤ Ouverture d'une fenêtre sur ma vie	2006
Madeleine Drouin	➤ Faites que mes parents meurent	2006
Yolande St-Hilaire	➤ À cœur ouvert	2006
	➤ Le Père Noël raconte	2009
Stella Talbot	➤ Mon passé empreint de beaux souvenirs	2006
Jean-Marc Labbé	➤ Si vieillesse savait	2007
Colette Marcoux	➤ La Sécheresse	2007
	➤ Moi, la guitare blessée	2009
Jeannine D. Vallée	➤ Le jardin de mes souvenirs	2008
Jean-Robert Pelchat	➤ Généalogie des Pelchat	2008
Lisette Nadeau-Vachon	➤ Valeurs non monnayables	2008
Denise T. Grenier	➤ La sacrée chaise	2008
Marcel Marcoux	➤ Le patrimoine scolaire de Sainte-Marie	2008
Annie Drouin	➤ Du haut de la falaise	2009
Joanne Perreault	➤ Le cri d'une chamane	2009
Ville de Sainte-Marie	➤ Écrits mariverains	2002 à 2009